

LE VOLTIGEUR

Journal illustré publié par les Éditions Ouïe/Dire

ÉDITORIAL

Boucle de l'Isle

Je reprends mes vagabondages. Ce matin, José Correa m'accompagne. Une pluie fine et timide tombe sur la Cité HLM Jacqueline Auriol. La canicule semble être derrière nous. Les travaux de rénovation urbaine sont suspendus. Plusieurs chantiers sont commencés, mais aucun n'est achevé, aucune des façades ravalées n'est entièrement recouverte. Les routes attendent d'être refaites. De-ci de-là des tas de sable, de gravier, de cailloux. Devant le terrain vague laissé vacant par la disparition du bâtiment C, un énorme tas de terre a été abandonné, les végétaux l'ont colonisé et s'empressent de le recouvrir. Pendant l'été, le bâtiment E ter a été démoli. Il n'en reste que quelques gravats. Au jardin du préau, les légumes ont résisté à la chaleur alors que le mobilier fabriqué par les artistes du 932 a tenu le coup malgré l'usage intensif qu'en ont fait les habitants du quartier depuis deux mois. Les gens ont respecté les lieux, les plantes, les aménagements. Même le barbecue que nous avons laissé est toujours à sa place, en service. Seule une table a perdu un pied. Trois petites piscines en plastique ont été installées au milieu des courgettes, des haricots, des courges, du basilic. Ce jardin aura été un espace de jeu et de loisir pour les familles durant tout l'été.

Nous descendons à la rivière et constatons que le niveau de l'eau est exceptionnellement bas. José affirme n'avoir jamais vu ça. Des rochers sont apparus. Des plates-bandes au milieu de l'Isle sont recouvertes de végétation. Des cygnes et des canards barbotent dans ses eaux calmes, au ralenti. Nous remontons le cours d'eau, passons le pont SNCF, puis celui du château des Izards et prolongeons jusqu'au pont du rond-point des pyramides. Nous poussons la balade jusqu'à la prochaine écluse. Plus aucune goutte d'eau ne passe par-dessus. Nous descendons au bord de la rivière et restons là un moment à nous inquiéter de la sècheresse tout en admirant les nouveaux paysages que le dérèglement climatique engendre.

Marc Pichelin



VAGABONDAGES 932

Le Voltigeur est publié dans le cadre de Vagabondage 932, résidence d'artistes expérimentale et pluridisciplinaire sur le quartier prioritaire de Coulounieix-Chamiers et Périgueux, initiée par Ouïe/Dire. Ce projet est réalisé dans le cadre d'un partenariat multiple associant la ville de Coulounieix-Chamiers, la ville de Périgueux, l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord/Conseil départemental de la Dordogne, la DRAC Nouvelle-Aquitaine et, dans le cadre du Contrat de ville du Grand Périgueux 2015-2023, la Communauté d'Agglomération du Grand Périgueux, la Préfecture de la Dordogne et Périgord Habitat. Vagabondage 932 reçoit également l'aide de l'ALCA Nouvelle-Aquitaine, de l'ADAGP et de la SAIF. Pour l'ensemble de ses activités, l'Association Ouïe/Dire reçoit les aides précieuses de la Ville de Périgueux, du Conseil départemental de la Dordogne, de la Région Nouvelle-Aquitaine et de la DRAC Nouvelle-Aquitaine.

Éditions Ouïe/Dire
3 rue de Varsovie 24000 Périgueux
05 53 07 09 48 - contact@ouiedire.com - www.ouiedire.com

Directeur de publication : Philippe Debet
Directeur de la rédaction : Marc Pichelin
Ont participé : Armelle Antier, Edmond Baudoin, Bertoyas, Besseron, B-gnet, Bob, Louise Collet, José Correa, Lucie Durbiano, Guillaume Guerse, Tangui Jossic, Laurent Lomède, Kamel Maad, pablO, Marc Pichelin, Placid, Marion Renauld, Thomas Suel et Troubs.
Administration : Benoît Ybert
Coordination : Sarah Pichelin
Mise en page : Marc Pichelin avec l'aide de Tangui Jossic

Impression : Rotochampagne
ISBN : 978-2-919196-56-2
Dépôt légal : 3ème trimestre 2023



UN JOURNAL DE PROXIMITÉ

Texte de Marc Pichelin - Dessins de José Correa

Voyage d'août 2022

À l'entrée du Bas-Chamiers, un vieil homme à vélo nous aborde.

« Vous êtes José Correa, je vous reconnais, je suis allé voir votre exposition à Périgueux l'autre jour. »

Il habite un peu plus loin, dans l'impasse André Adoux.

« J'habite là depuis 49 ans, mais je suis né à Brive-la-Gaillarde, j'en suis parti à 18 ans. J'étais cheminot, je travaillais à l'administration. J'ai commencé à la Caisse des retraites à Paris, ensuite ici aux ateliers de Chamiers et j'ai fini au Toulon, à Périgueux. C'étaient des maisons de la SNCF avant mais maintenant c'est Périgord Habitat. Ils vont nous refaire les façades. »

Il nous parle de lui comme si on se connaissait depuis toujours. On apprend qu'il va avoir 79 ans à la fin de l'année et qu'il est à la retraite depuis 23 ans.

« Je m'entretiens. Tous les matins, je pars en vélo jusqu'au Privilège. C'est de l'autre côté, je passe par la passerelle. Je vais acheter mon journal. Je fais mes courses. Je rencontre des amis retraités, toujours les mêmes. On discute, on refait le monde, on a du boulot ! »

Il trouve que le quartier ne change pas, que c'est toujours le même. Il nous montre les dessins réalisés récemment par des graphes sur les murs des ateliers SNCF.

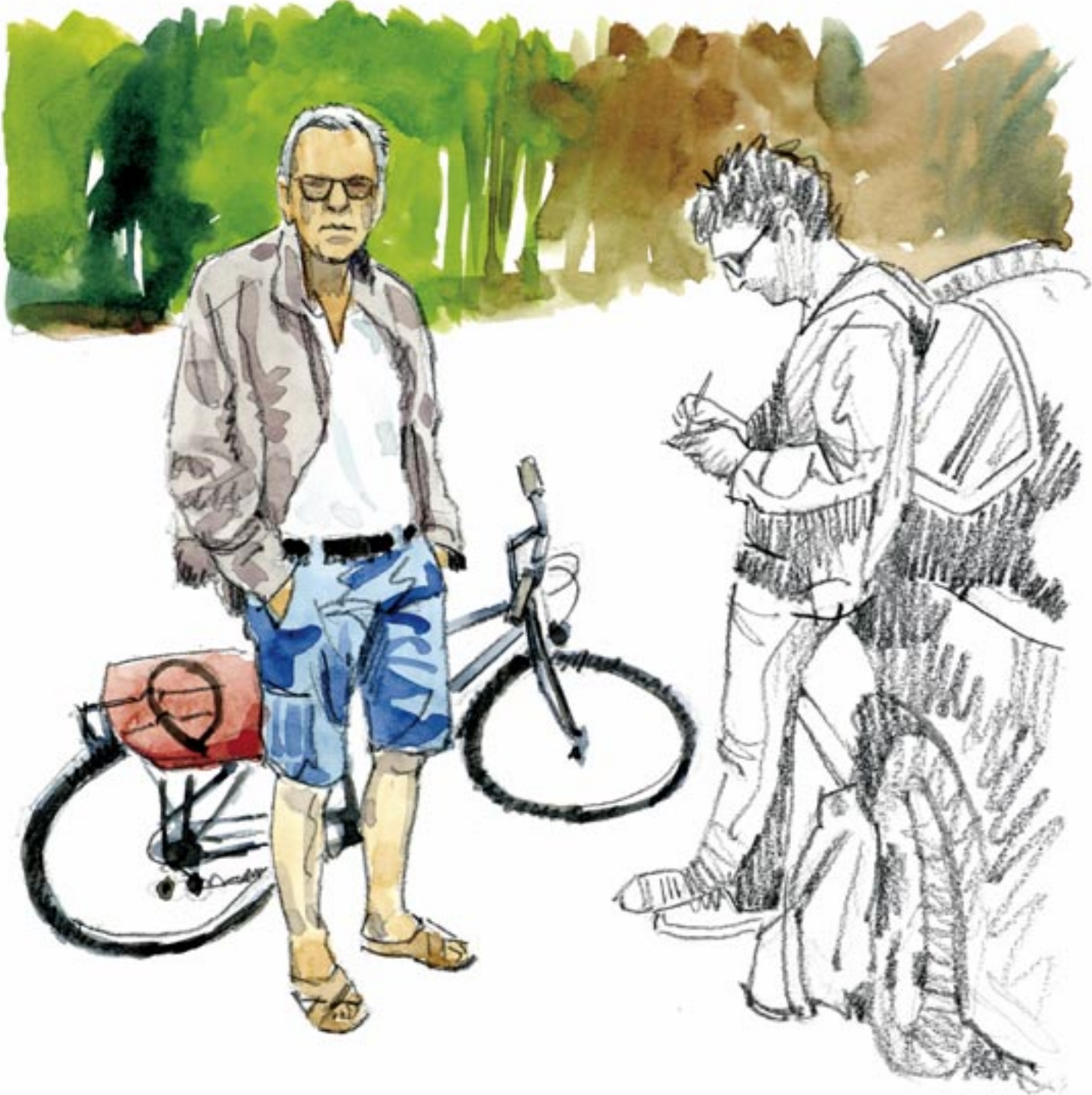
« C'est le street art qu'ils appellent ça. Moi je suis pas tellement pour. Je trouve que c'est des trucs marginaux. Chacun voit midi à sa porte. »

Quand on l'interroge sur ce qu'il fait de son temps, il dit s'intéresser au sport.

« Cet après-midi, je vais regarder le cyclisme à la télé. C'est le tour du Limousin et cette année, une étape passe entièrement en Dordogne, de Champcevinel jusqu'à Ribérac. »

Avant de nous laisser et de poursuivre son chemin, il nous donne son nom.

« Je m'appelle Desmaisons, mais attention, j'en ai qu'une de maison ! »



Pendant ce temps-là, au 3S, Eric, l'éducateur de l'atelier du Chemin prépare de la peinture. Il essaie de faire un vert clair. Il rajoute du jaune. Il encadre quatre jeunes qui peignent le mur de leur bureau. Colas a pris en main l'atelier et leur a proposé un grand dessin qu'ils mettent en couleur.

Eric : « Ça sera toujours plus beau que le mur blanc. »



On entre dans le sentier qui traverse les Jardinots. La première maison à droite, c'est celle de Jean-Pierre. Il est chez lui et nous reçoit dans son garage dont une pièce est aménagée en studio de radio. Les murs sont remplis de cassettes audios et de disques vinyles. Il a 62 ans et est en retraite depuis le mois de juin. Il habite ce logement HLM depuis 2015.

« Pour l'instant, je suis en stand-by. Je faisais des émissions jusqu'à l'an dernier à RLP (Radio Libre en Périgord). J'ai commencé la radio en 83, au début des radios libres. C'était à radio DIRA à Tulle. Mais je suis originaire d'Augnac à côté de Nontron. Je viens d'une famille paysanne. J'ai passé mon BEP mécanique générale et mon CAP tourneur, après je suis parti à l'armée. Quand je suis rentré, j'ai fait des petits boulots et j'ai été embauché dans une usine d'armement à Tulle en 82. En 89, j'ai été licencié. Les machines automatisées sont arrivées, il y a eu un dégraissage du personnel. Alors je me suis dit que je voulais servir à quelque chose dans cette société. Je suis allé à l'inspection d'académie et ils m'ont pris pour faire des remplacements dans les collèges comme ouvrier d'entretien et d'accueil. J'ai passé des concours et au bout de 9 ans je suis passé titulaire. J'ai été nommé au lycée Laure Gatet à Périgueux en 2000 et j'y suis resté. En parallèle, j'ai toujours été dans la musique, la radio, j'ai été disc-jockey, j'ai animé des soirées et j'ai organisé des karaokés. »

Le grand-père maternel de Jean-Pierre était musicien, il jouait de la clarinette. Il animait des soirées avec un accordéoniste. Son grand-père paternel chantait très bien et il avait un poste de radio à galène. Il a découvert la musique en cherchant sur les fréquences. Il écoutait Brassens, il est devenu fan de Léo Ferré.

« Je suis aussi un fan de Gérard Manset, c'est un peu mon père spirituel. J'ai tous ses disques. Et je suis devenu collectionneur de vinyles et de cassettes. Avec 10



ans d'avance, j'avais dit que le vinyle reviendrait. J'ai fait de la flûte à l'école mais c'est tout. Je ne connais rien à la musique, mais j'aime chanter et j'écris des paroles. J'ai toujours été intéressé par les textes des chansons. J'en ai des pleins cahiers. »

Il sort ses carnets dans lesquels il a collectionné, tout au long des années, des paroles de chansons. Il a collé des morceaux de magazines, il a recopié certains textes, il a dessiné la tête de quelques chanteurs.

« J'ai fait un infarctus en début d'année. Ça m'a freiné. Ça m'a fait réfléchir. Aujourd'hui, je suis moins motivé qu'avant. On est plus dans le même créneau musical, c'est plus la même ambiance. Je suis un climatique. J'ai été élevé à la campagne. Tout ce qu'on voit à la campagne, c'est la nature qui le trace alors qu'en ville, c'est la main de l'homme qui trace tout. On a perdu le contact humain. On met une valeur sur tout, l'argent est partout, j'ai horreur de ça. »





Ciel gris à l'entrée des Jardinots. Zorah arrose.
« Il fait bon ce matin parce que la semaine dernière c'était la cata. Cette année, c'est trop chaud. Et ici, le problème c'est qu'il y a trop de cailloux, il faudrait encore ramener de la terre. »

Elle circule entre les allées avec son tuyau d'arrosage tout en décrivant son jardin.
« J'adore les topinambours. C'est bon avec des pommes de terre, de l'huile et du vinaigre. »

Une pastèque tente de se faire une place au milieu des plants de tomates.
« Je suis dans ce jardin depuis 12 ans. J'ai appris à jardiner toute seule. Y a des choses que j'sais pas faire mais on se débrouille. »

Elle a installé un bac en hauteur dans lequel elle cultive des fraises.
« Les limaces arrivent quand même à grimper. Je mets du marc de café, elles aiment pas ça. »

Dans un seau en plastique elle a planté un figuier de Barbarie qui ressemble à un cactus.
« Je suis originaire du Maroc, à côté d'Agadir. Je suis arrivée en France en 76, j'avais 8 ans et demi. J'en ai bien-tôt 58. »

En partant, elle nous offre des tomates et des piments.

Nous poursuivons le sentier qui longe les jardins de part et d'autre. Des senteurs de figuier nous caressent les narines. Nous arrivons chez Albert. A l'entrée de sa parcelle, une dizaine de bouteilles en plastique jonchent le sol.

« Je vais m'en servir pour mettre le vin. Les vendanges c'est dans 15 jours. Cette année, je pense même à faire du pineau. »

Sur une plaque de plexiglas, 5 tomates pourrissent. Il va récupérer les graines. Ce matin, il a bêché un carré qu'il prépare pour l'an prochain.



Dans le jardin d'en face, Francis arrache les pieds d'arroche.
« Ils ont bien donné, maintenant ils montent en graine. C'est un peu comme des épinards. Je les mange avec du jambon et de la béchamel. »

Il nous entraîne dans un tour de sa parcelle.
« Là j'ai 6 pieds de cacahuètes. J'avais un prunier, je l'ai surgreffé et ça a marché. J'ai des patates douces. Le raisin c'est du muscat de Hambourg. J'ai quelques poivrons, des aubergines... Y a de quoi faire ! »

Il est adhérent à la Maison de la semence, une association qui conserve les graines et préserve le patrimoine génétique. Il est militant écologiste.
« C'est la salade du 13 janvier, je ne sais pas pourquoi on l'appelle comme ça. J'ai des problèmes de punaises, elles me piquent les choux Kale et les feuilles se recroquevillent, sèchent et c'est impropre à la consommation. Ça, c'est ma planche de cucurbitacées : Butternut, courges, courgettes, melons (je les ai ramassés)... »

Il soulève le couvercle d'un grand seau noir. Il prend un morceau de bois et se met à touiller une mixture étrange et nauséabonde.
« Je stocke mon purin de consoude. Quand une plante est en train de jaunir, je le dilue dans l'eau et j'arrose au pied. Partout il y a de la pelouse ou du BRF (Bois Raméal Fragmenté). J'ai fait une haie de fleurs pour les abeilles. »

Il a posé des tissus légers devant les rangs de tomates.
« Ça protège du soleil, sinon elles cuisent. Hier, j'ai fait 10 bocaux de piperade et faut que je fasse encore du coulis. J'ai planté des asperges. Au printemps, je venais tous les soirs à 23h pour faire la chasse aux limaces. J'en ai ramassé 900. Et il y a le criocère qui vient aussi, j'en ai enlevé 25. »

Il nous accompagne jusqu'à la sortie.
« En face, c'est le jardin 45 comme le Pernot, moi c'est 51 comme le Pastis. »



Une dame blonde, grande, mince promène trois chiens en laisse. Tous de forme, de race et de taille différentes. Le plus petit nous aboie dessus sans sommation. Elle nous rassure.

« Vous ne craignez rien. Il aboie parce qu'il n'aime pas les gens. Un jour que j'étais pas là, mon ex l'a frappé et depuis il a peur de tout. Il fait pareil avec mon fils. »

Sinon les trois clébards ont pour nom Opium, Pearl et Beethoven. La dame poursuit sa balade tirée par le trio canin. On croise une autre dame, plus âgée, portant un cabas. Elle nous indique aussitôt qu'elle revient de Netto. Elle y va à pied.

« Mieux je marche, mieux c'est. J'attends qu'ils nous mettent un Aldi à la place de Pautard. Curieuse comme je suis, je vais aller voir et si c'est trop cher, je reviens à Netto. Auchan, je n'y vais pratiquement pas. Je trouve tout à Netto, même les fleurs. »

Elle parle franchement, sans détour. Soudain, sonne la cloche de l'église toute proche.

« Sur ces bonnes paroles, il faudrait que je mette mon poisson au four. J'ai acheté du saumon, je vais le faire avec un filet de citron. Sinon, quand y en a pas, je prends de la truite. »

Elle s'échappe après nous avoir dit qu'elle s'appelait Marie-Claire, qu'elle habitait le bâtiment D depuis 21 ou 22 ans, elle sait plus parce que le temps passe trop vite, qu'elle est à la retraite depuis 2 ou 3 ans et qu'elle est née à Périgueux. Sinon, pour ce qui est de la transformation du quartier, elle nous avoue : « La rénovation, moi je m'en fous ! »



LA CITÉ JACQUELINE AURIOL

vue par Lucie Durbiano



LE CAMP AMÉRICAIN DE CHAMBIERS



LE CAMP AMÉRICAIN À CHAMBIERS A ÉTÉ INSTALLÉ EN 1952. CETTE BASE MILITAIRE A SERVI DE CAMP D'ENTRAÎNEMENT ET DE LIEU DE STOCKAGE DE MATÉRIEL ARRIVANT DES USA ET ACHÉMINÉ VIA LA ROCHELLE PAR TRAIN OU CAMION. LE CAMP SERVAIT À APPROVISIONNER LES AUTRES CAMPS AMÉRICAINS INSTALLÉS EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE. IL FOURNISSAIT DE LA NOURRITURE ET DES COUVERTURES. LE CAMP RECEVAIT ÉGALEMENT LES CORPS DES SOLDATS AMÉRICAINS MORTS. EN MOYENNE, 200 SOLDATS TRAVAILLAIENT DANS LE CAMP LA PLUPART ÉTAIENT LOGÉS SUR PLACE.

LE CAMP EMPLOYAIT ÉGALEMENT 265 FRANÇAIS POUR LE CHARGEMENT ET LE DÉCHARGEMENT DES MARCHANDISES. SUR LES 5 HECTARES DE TERRAIN ONT ÉTÉ CONSTRUITS UNE CASERNE, DES ENTREPÔTS, UNE ÉCOLE, UN CINÉMA, DES ÉQUIPEMENTS SPORTIFS, UNE CHAPELLE, DES DORTOIRS, UN MAGASIN, UN BOWLING, UN SNACK BAR. LE CAMP ÉTAIT UNE VÉRITABLE VILLE DANS LA VILLE.



NÉE EN 1946, JOSETTE DE PISCHOF EST ARRIVÉE AVEC SA FAMILLE SUR LA CITÉ HLM DE CHAMBIERS EN 1954. ELLE ÉTAIT TRÈS JEUNE MAIS SE SOUVIENT BIEN DE LA PRÉSENCE DES AMÉRICAINS « LES GAMINS AVAIENT DE BONS CONTACTS AVEC LES AMÉRICAINS. ON ÉTAIT INVITÉS AUX SÉANCES DE CINÉMA À L'INTÉRIEUR DU CAMP NOUS RECEVIONS DES CADEAUX : COCA COLA, GLACES, CHEWING-GUM, GÂTEAUX ET MÊME DU BEURRE DE CACAHUËTES QU'ON A GÔTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS. LES AMÉRICAINS METTAIENT TOUT EN BOÎTE MÊME LES POMMES DE TERRE »



« ILS ROULAIENT DANS DES GROSSES VOITURES AMÉRICAINES DANS LESQUELLES ILS NOUS EMMENAIENT FAIRE DES TOURS DU QUARTIER. »



« UNE FOIS PAR AN ÉTAIT ORGANISÉE UNE JOURNÉE PORTES OUVERTES ON POUVAIT ASSISTER AUX MATCHS DE BASEBALL. ILS ÉTAIENT TRÈS SPORTIFS. ILS ONT MÊME ÉTÉ LES PREMIERS À SE Baigner DANS L'ISLE, DERRIÈRE LE CAMP ON LES A INVITÉS PAR LA SUITE. »



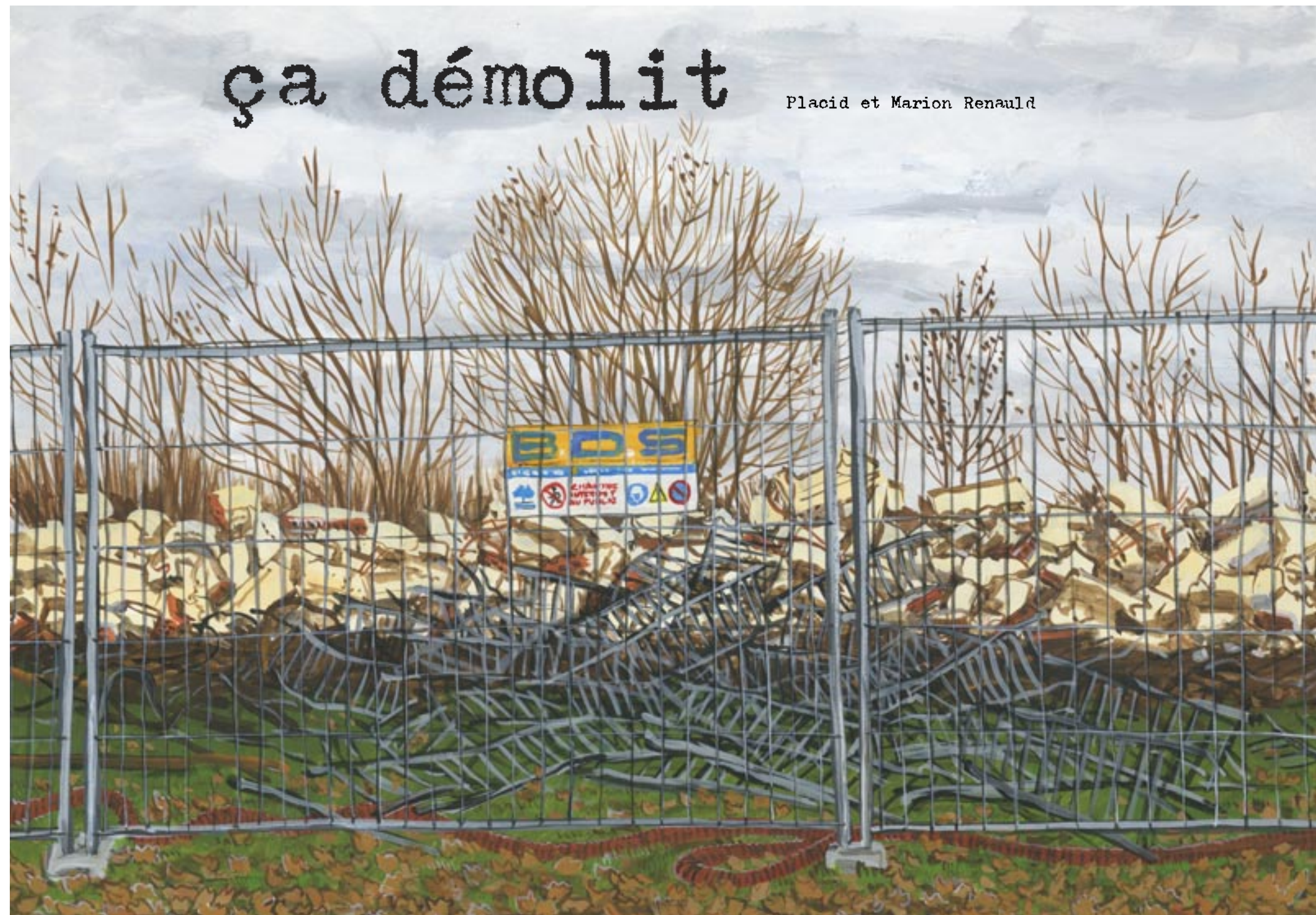
« CHAMBIERS AVAIT LA RÉPUTATION D'ÊTRE UN BASTION COMMUNISTE ET LES HABITANTS VOYAIENT D'UN MAUVAIS ŒIL L'INSTALLATION DES IMPÉRIALISTES AMÉRICAINS. »

« DANS LE BAR EN FACE DE L'ENTRÉE DES ATELIERS SNCF, GABY, LA TENANCIÈRE, INVITAIT LES SOLDATS À BOIRE ET FUMER. IL Y AVAIT DE LA MUSIQUE ET DES FILLES. LES GAMINS EN PROFITAIENT POUR CHIPER DES BRIQUETS, DES CIGARETTES QU'ILS TROQUAIENT DANS LE QUARTIER. UNE MILICE MILITAIRE ÉTAIT CHARGÉE DE RÉCUPÉRER LES SOLDATS SAOULS DANS LES BARS DE LA VILLE ÇA RIGOLAIT PAS AVEC EUX »



« DANS LE CAMP, DES SOLDATS ONT FORMÉ UN ORCHESTRE QUI JOUAIT DES NOUVELLES MUSIQUES DONT DU JAZZ UNE MUSIQUE DE SAUVAGE POUR LES GENS DE CHAMBIERS À L'ÉPOQUE. QUAND ILS SONT PARTIS EN 1962, ÇA A LAISSÉ UN GRAND VIDE »



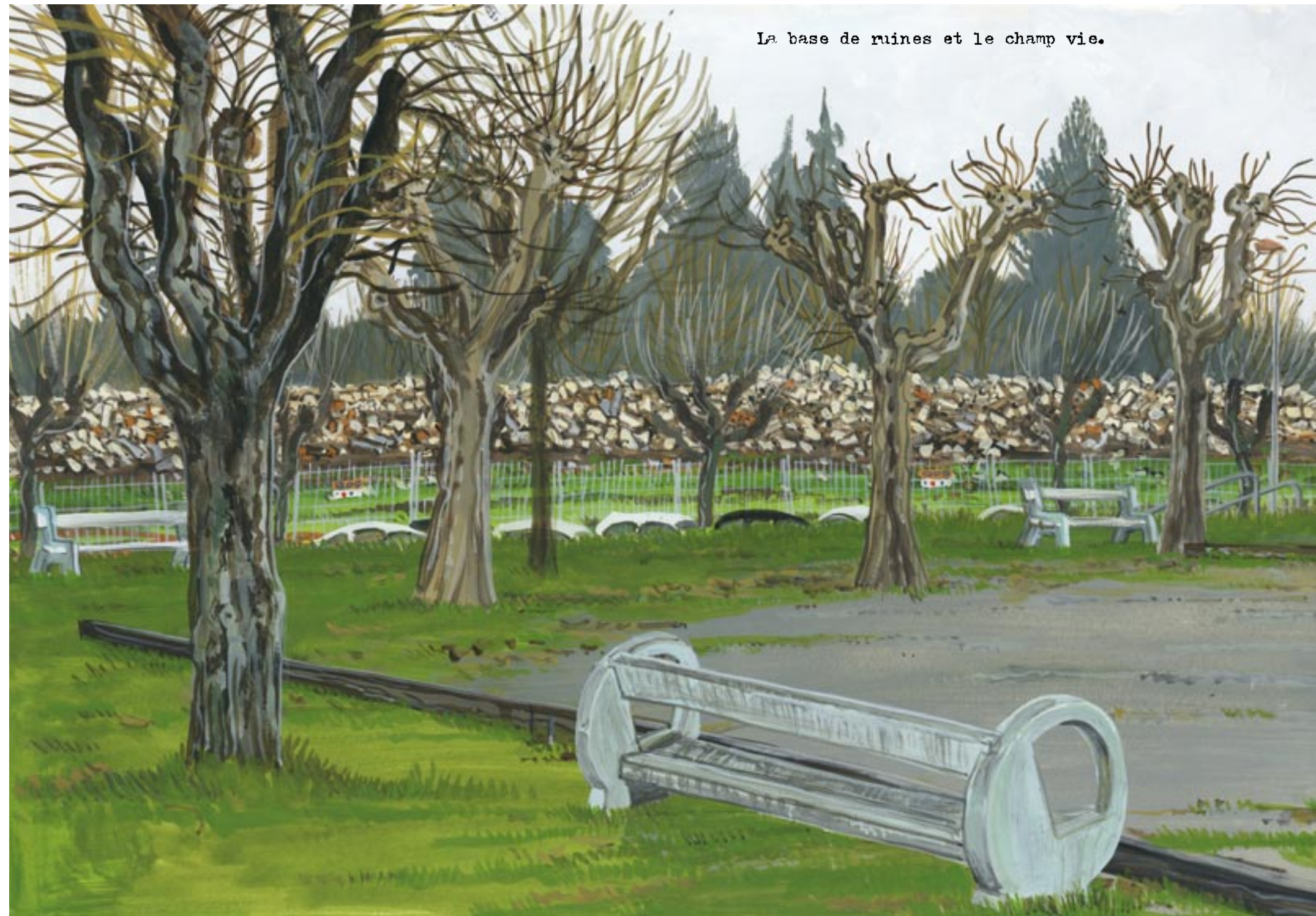


Bien sûr qu'on peut sentir être passés de quelque chose à rien. Bien sûr que ça arrive autant de fois qu'on ôte. On ouvre l'horizon, on ne se demande pas ce qu'on va faire des ruines. Il y a avant, après et aus si entre-temps, et c'est cet entre-temps qui est l'âge des chantiers, des aventures de boue, des aventures debout, des bouts des bouts partout, des boues sollicitées. Machines articulées chaises dirigées de mains d'hommes oubliés. Bien sûr qu'on peut sentir se perdre la mémoire, pourtant pendant des mois, c'est frénétiquement. Visible, sonore et respirable. Tu peux croire que les pierres ont en elles enfermé tout es les vies dans les murs et alors qu'elles soupirent. Voilà, disent-elles, nous avons fait le job et maintenant le repos. On nous mène en pelle mécanique, on n'ous é crase, on nous chavire, on ne sait pas vraiment ce qu'est la liberté. Le chœur des pierres est peut-être bavard. A l'échelle d'un quartier, c'est le bruit des machines et l'effort d'être ailleurs, de poursuivre autrement dans l'ombre des poussières. Des vestiges, des fossiles, des choses qui tombent. On apprend à se détacher. Tout ça n'est que du matériel. Des entassements, des entassements de gens, des parquets, des cloisons fines. On ne se protège jamais. C'est drôle de voir qu'un bâtiment prend ur qu'au sol. Au fond au sol on gagne place. Et puis il y a le vent. Un bâtiment, et maintenant le vent du Nord atteint le C'est lui qu'il faudrait isoler. O mon père. Des ruines et du revêtement. Des dé ne luit toujours, ces jours elle est gib pierres. Chaque matin la détruit en somme se détacher. Tout ça n'est que du matériel. Des entassements, des entassements de gens, des parquets, des cloisons fines. On ne se protège jamais. C'est drôle de voir qu'un bâtiment prend ur qu'au sol. Au fond au sol on gagne place. Et puis il y a le vent. Un bâtiment, et maintenant le vent du Nord atteint le C'est lui qu'il faudrait isoler. O mon père. Des ruines et du revêtement. Des dé ne luit toujours, ces jours elle est gib pierres. Chaque matin la détruit en somme

La suite camarade. Hier Yan est devant le C, il n'y était pas revenu, on est là côte à côte on regarde les ruines on regarde devant. S'il n'y a rien à dire. Ma mère est née ici, maintenant c'est de l'air, c'est du vide, J'ai passé là trente ans, voilà, i l dit, les choses passent. Un peu plus tard Benji dira que finalement ça n'est pas si mal - sans. On a ri de redire e C'est le regard qui compte, aujourd'hui les collines s, tout ce qu'on se raconte. J'aurai vécu avant les ruines, toujours il y aura a le ciel, ce genre de choses. On prend le temps de scuter, et des pierres dans le sable pour trouver le texte. Imaginons.

Allons. Dans le bruit qui racle et le bruit soufflé des moteurs allumés. Un sifflement d'oiseau, des bips quand la machine recule, il n'y a guère plus que de la terre. On dit les fins nécessaires pour construire des histoires et des histoires, c'est rare qu'on n'en détruisse. On pourrait suivre l'énorme benne rouge, où elle va déposer tout ça, les dizaines les centaines d'allers-retours en camion géant, éloigner les vestiges voués à la voirie. On va visiter la carrière de naissance des ateliers de taille si ça existe encore plus tard, une vie. Et de la pierre taillée concassée, une vie broyée, et la boue. Les cailloux aussi naissent et meurent qu'on les habite. Il faut sortir du cycle cela. Et entrer dans la base de vie. Trois fois rien. Dans la base de vie du bout de la C meurt, il y a le ruban qui éclaire au néon et Yasser qui raconte, qui propose un café, qui rigole qui fait rigoler et qui traite untel d'abruti et aussi bien lui-même. Il se souvient du goût de sa première tomate. On est en 2021, on parle de chevreuils et d'état de la France, les grands ensembles ce n'est plus à la mode, on ouvre à la déconstruction, on parle de la laideur d'une vache et des mauvaises vies, des muscades pour casser à la masse, de judo, d'amiante et de tendres cœurs, des mises en ruines plus ou moins volontaires, plus ou moins de bon gré, les vies brisées. Pour Yasser, les machines à fabriquer des ruines sont assez ennuyeuses à manier. Cela reste spectaculaire. Quand de loin, du godet, l'immense pelle au corps de mante géante, quand du bout de son poing elle repousse du tas vers le trou, on croirait une caresse. Un misereau de cheval. Aujourd'hui dans les pierres, il y a des oiseaux. Aujourd'hui nous avons plus de bêtes mécaniques que de pâturages. Yasser le soir repart à la campagne, dans un gîte où ça ne capte pas. Et quand il vient là, il démolit et il fait démolir et fait comme à la guerre: comme dit le vieux dans un dessin d'après la guerre, à savoir ne rien dire et faire plein de trucs! Refiler les meubles valides et ne pas les jeter, récupérer, rebasculer la donne. Aujourd'hui dit Yasser, il y a ce qu'on aide les autres. Soutien social, qu'on n'est plus des barbares. En camionnette, nous sauvons des meubles et des pierres. Les machines démontent mais on ne déménage pas à la benne. On jette. L'impression c'est d'un gaspillage, on peut se le permettre, on vire des logements on en construit d'autres, on ferme des commerces on en ouvre d'autres, on s'occupe, on vire des gens pour les envoyer ailleurs et on accueille, on bouge, ça change. La suite c'est Yasser au Canada pour faire tomber une prison, ils le voulaient, il a négocié les termes, il y a mis les pieds, les termes étaient différents, il a rompu le contrat, finalement il détruira dans la région. Détruire des maisons, des régions, détruire des émotions. La case départ la base de vie. Yasser tu racontes que la chose impossible à supporter pour toi, ce sont les ruines. Et tu bosses à en faire. L'ambiance y est meilleure que lorsqu'on fait bâtir. Les ruines ça te rappelle la guerre, sauver les femmes et les enfants. Et tant pis pour les portes, madame Touillette tant pis. Les ruines sont un terrain d'ententes. Viens conduire ma machine, viens suer avec moi. Dans l'eau, dans les cailloux, le feu.

La base de ruines et le champ vie.

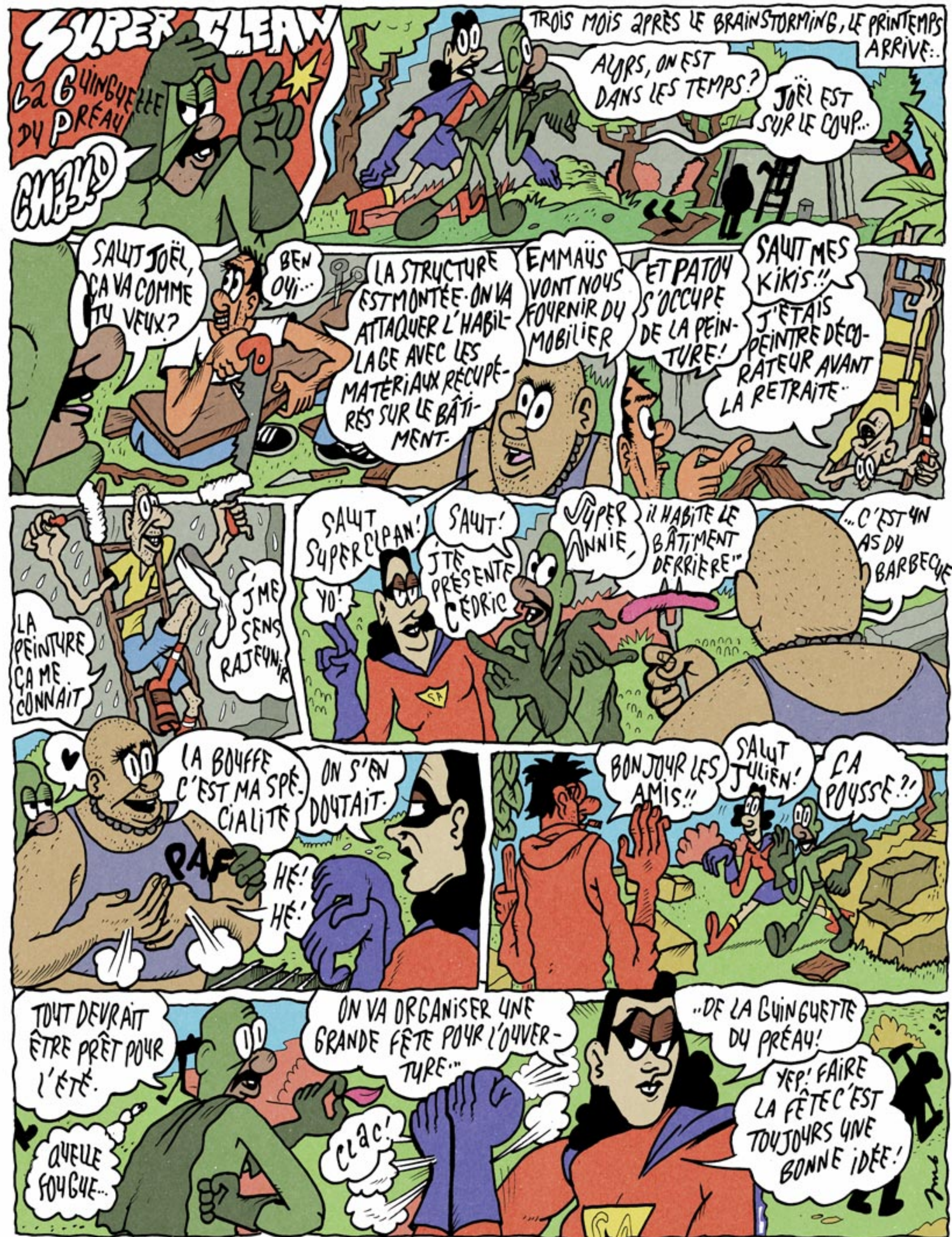


SUPER ANNIE LA MATRICE

LA DÉMOLITION CONSTRUCTIVE

LE QUARTIER SE MODERNISE. ET VOUS ÊTES BIEN DANS VOTRE NOUVEL APPARTEMENT.





SUPER ANNIE LA MATRICE

LA DÉMOLITION CONSTRUCTIVE (SUITE)



SAUT MES KIKIS, JE VIENS DE PEINDRE LES TOILETTES SÈCHES QU'À CONSTRUITES JOËL. ATTENTION LES FESSES, PEINTURE FRAÎCHE, HI, HI, HI!



EUH... ENCHANTÉ... MOI JE SUIS LE CHEF DE CHANTIER DE DÉMOLITION.



PAS QUAND LES ENGINS VIENDRONT POUR AMÉNAGER LE TERRAIN AVANT LA CONSTRUCTION DU NOUVEAU LOTISSEMENT.



AU DÉBUT DE L'ÉTÉ, EN PLEINE CANICULE, LES HABITANTS DE LA CITÉ SONT HEUREUX DE TROUVER UN PEU DE FRAÎCHEUR À LA GUINGUETTE DU PRÉAU.



HUM... BONJOUR.

BONJOUR MONSIEUR, QUE PEUT-ON FAIRE POUR VOUS?



IL Y A UNE MÉPRISE. JE SUIS SUPER ANNIE, LA SUPER HÉROÏNE DU QUARTIER AUX SUPER POUVOIRS D'EMPATHIE ILLIMITÉS ET VOICI MON COLLÈGUE SUPER CLEAN, NOTRE SUPER HÉROS DU NETTOYAGE.



VENEZ FÊTER LA FIN DU CHANTIER À LA GUINGUETTE DU PRÉAU ET BOIRE UN VERRE AVEC LES HABITANTS.

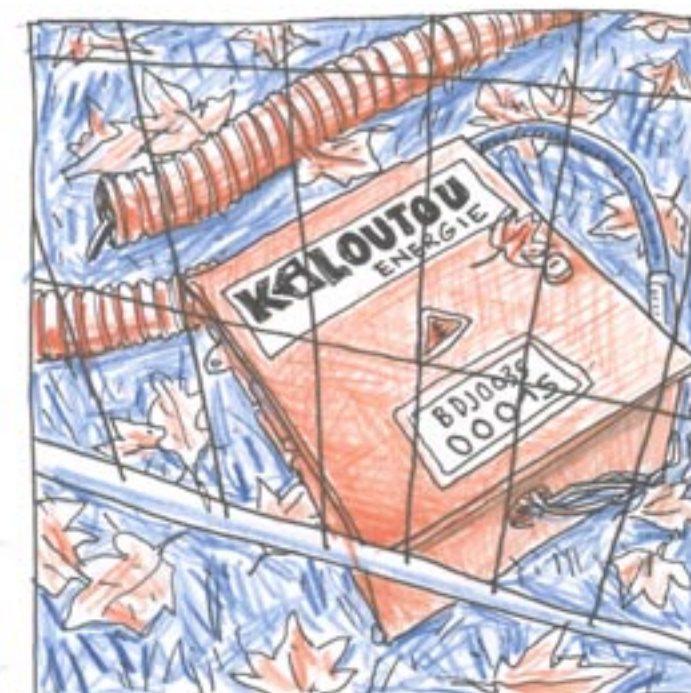
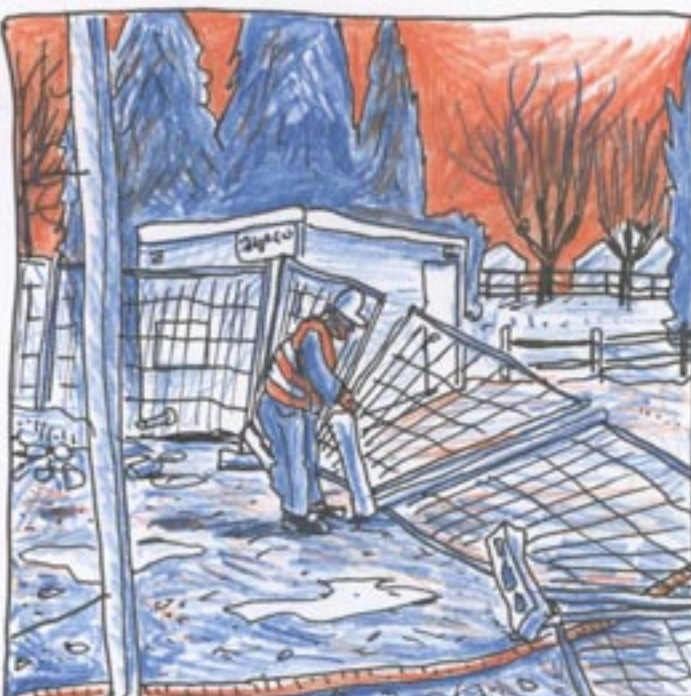


NON MERCI, JE SUIS LÀ AVEC MON ÉQUIPE POUR SÉCURISER LE PÉRIMÈTRE. VEUILLEZ ÉVACUER LE SITE.



BON, ON VA DEVOIR TROUVER UN NOUVEAU PROJET POUR FAIRE ENCAISSER ÇA AUX HABITANTS.





NOUS PASSONS, LES PIERRES RESTENT. C'EST PEUT-ÊTRE A CAUSE DE CE DOUX SENTIMENT DU TEMPS COURT DE NOS VIES, QUE PARFOIS, L'ENVIE ME PREND DE DÉAMBULER DANS LA NUIT. A MOINS QUE CE SOIT L'OBLIGATION DE S'AÉRER L'ÉPIDERME PENDANT NOS INFERNALES PÉRIODES CANICULAIRES.

FRESH IS THE NIGHT

UNE MÉTHODE SIMPLE POUR SE RAFFRAÎCHIR : FAIRE TREMPER UN GRAND DRAP DANS UNE BASSINE D'EAU GLACÉE, ... ENFILER UN TONGS EN BÉTON, AJUSTÉ A L'AIDE D'UNE LAMPE FRONTALE...

PRÊT POUR L'AVENTURE!

CETTE MARCHE SPORTIVE ET CULTURELLE EST MOTIVÉE PAR LA LECTURE DU ROMAN "ANTOINE BLOYÉ" DE PAUL NIZAN.

RÉCIT INSPIRÉ DE LA VIE DU PÈRE DE L'AUTEUR, ET QUI SE DÉROULE EN PARTIE A PÉRIGUEUX

MR BLOYÉ FUT RESPONSABLE DANS LES ANNÉES 1910 DU DÉPÔT DE TRAIN, POUR LA COMPAGNIE DU PARIS-ORLÉANS, SITUÉE DANS LE QUARTIER DU TOULON.

QUARTIER COIRE ET ENVIRONS

NOUS SUIVONS DONC LE PARCOURS DE MONSIEUR BLOYÉ, DE LA SORTIE DES ATELIERS À SON DOMICILE. DÉPART DONC DEVANT LA PLAQUE DE PIERRE SEMARD APPOSÉE A L'ENTRÉE DES ATELIERS DE LA SNCF. ANCIEN DU P.O, OÙ TRAVAILLAIT LE HÉRO DU ROMAN. IL EST AGRÉABLE D'ENGAGER CETTE VIRÉE SUITE A LA LECTURE DU LIVRE.

UN ROMAN TERRIBLE! SANS CONCESSION...

IL NOUS FAUT JUSTE UN PEU DE CONCENTRATION ET DE DISPONIBILITÉ. CAR LES MURS DE LA VILLE, ÉTOUFFÉS PAR UN REVÊTEMENT EN TOC, ONT BIEN DES CHOSSES À NOUS DIRE...

ALLEZ ON SE BOUGE!

PÉRIGUEUX RESPIRE LE SECRÉT, SON VOILE NOCTURNE A BIEN DU MAL À DISPARAITRE AU LEVER DU JOUR. LE POIDS DE LA PIERRE SANS DOUTE.

PAUL NIZAN 1905-1940

DEPUIS LA RUE PIERRE SEMARD CONTINUER SUR LA RUE LOUIS BLANC. BORDÉE PAR LE CIMETIÈRE (DES MYSTÈRES) DE L'OUEST. ON PEUT Y OBSERVER, AVEC DE LA CHANCE, UN TERRIBLE SERPENT, CHAUFFANT DE SA FROIDEUR LES ÉTRANGES CHAUSSSETTES DU GISANT DE LA TOMBE DES MAIRES...

ENSUITE CUPER A VOTRE GAUCHE PAR LA RUE KLEBER, EN DIRECTION DU CENTRE VILLE.

JETONS UN ŒIL SUR L'ÉGLISE SAINT MARTIN, CRÉATEUR DE LA "CROQUENDOULE"

AU NUMÉRO 36, EST NÉE, LE 25 AOÛT 1903, SIMONE MAREUIL. UNE FORTE ÉNERGIE SURRÉALISTE ÉM-ANE DU TROTTOIR...

SIMONE FUT L'HÉROÏNE DU FILM "UN CHIEN ANDALOU" RÉALISÉ PAR LOUIS BUNUEL ET SALVADOR DALÍ EN 1929. LA SCÈNE DE L'ŒIL TRANCHÉ PAR UNE LAME DE RASOIR RESTE MÉMO-RABLE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA. ELLE FUT UNE CARRIÈRE TRÉPIDANTE DES ANNÉES 20 A 1940, MOMENT DE LA PÉRIODE NOIRE...

DE LA RUE KLEBER PRENONS LA DIRECTION DU CENTRE VILLE, JUSQU'À LA RUE VICTOR HUGO

"POUR REJOINDRE L'INTER-MINABLE RUE COMBE DES DAMES. C'EST LA RUE OÙ VIVAIT LA FAMILLE NIZAN / BLOYÉ"

SIMONE MAREUIL FINIRA SES JOURS DE FAÇON DRAMATIQUE, CHEZ ELLE, EN 1954, A COURSAC. NUL NE SAIT OÙ SE TROUVE SA DÉPOUILLE.

ET DONC NOTRE DESTINATION, MAIS COMME JE NE CONNAIS PAS L'ADRESSE, MIEUX VAUT LAISSER PARLER SON INSTINCT, ET SE REPAÎTRE DE L'ÉTRANGER. MARCHER SUR LES TRACES DU PASSÉ...

mini au Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord

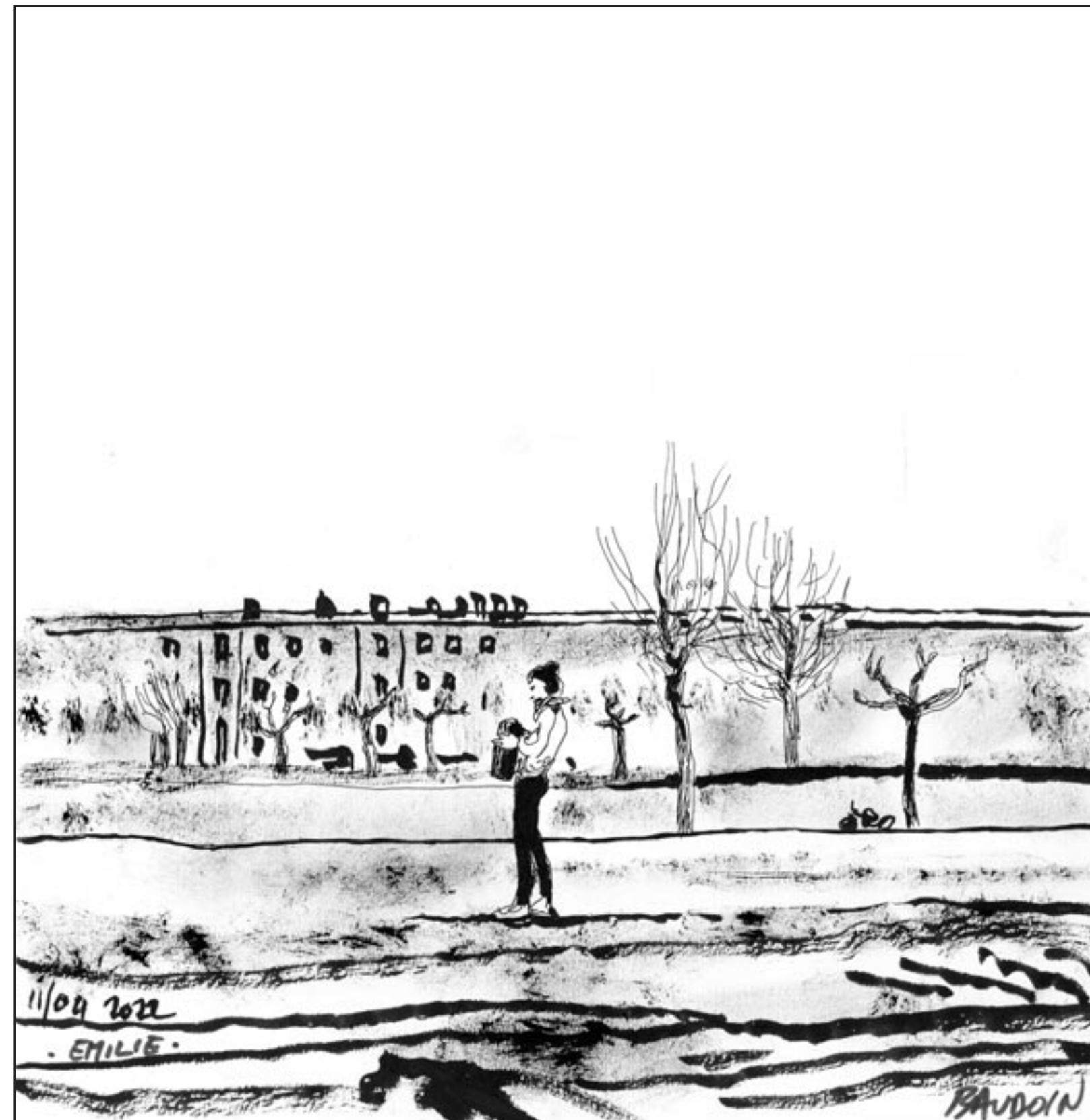
D'UN SOUFFLE PARMi D'AUTRES

Thomas Suel

De vieilles dames promenaient leur chien et vice et versa en traçant des lignes de désir dans l'herbe vague et les gravats sans savoir que ça s'appelait comme ça – des lignes de désir – et des voix de gamins mêlées au vent semblaient sortir d'une pelleteuse au loin tandis que le soleil revenait et s'en allait et que des tomates plantées trop tôt dans des lasagnes encore chaudes jaunissaient précocement à côté d'autres pieds gaillards verts et vaillants et qu'un homme découvrait qu'une feuille de basilic rouge pouvait mentholer le tabac et que des automobiles neuves dont bientôt beaucoup se souviendraient avec nostalgie passaient sans savoir où et que l'ombre d'un gamin se balançait sous un tremble à quelques mètres d'un bâtiment rasé où déjà verdissaient jeunes et négligées les herbes qu'injustement on dit mauvaises et qu'un tonneau de plastique bleu qui peut-être avait déjà fait plusieurs fois le tour de la terre accordait là son immobilité à la grande rotation et que des scooters poussaient dans le bruissement du moment leur long cri forcé et déchirant et les volets baissés ne disaient pas si ça vivait là ni qui ni comment tandis qu'une

improbable machine à écrire résonnait sous un préau repeint récemment mais qui dans les documents administratifs puissants et lointains du monde secret des tableaux et des vestons était déjà détruit et la main qui tentait de tracer quelques minuscules témoignages épars de cette indicible et banale et fugace tenace réalité de vie et mort brassées se demandait sans toutefois s'interrompre ce qui pouvait bien la mouvoir. Tout tenait et disparaissait, se délitait et s'embrassait sans cesse dans l'impossible et constante répétition-durée du présent de l'imparfait où tout est à la fois lourdement et légèrement là, constant évanescant indémêlable et sans cesse extrait. Il y avait des couleurs que l'on regardait peu et leurs variations dans le tremblé des heures, des courants, des secondes, ce qui n'est qu'une idée, et des mouches vivaient leur vie de mouches, rarement aperçues mais qu'un regard parfois, une main retenait avant qu'elles ne s'envolent, allez savoir où et sans cesse tout fuyait et pourtant semblait inextricablement lié aux coeurs et aux yeux et les langues invisibles, silencieuses étaient irrépressiblement mouillées, palpitantes,

Grâce à ce QR Code, vous pouvez visionner la performance « Rendez-vous au préau » de Thomas Suel avec Emilie Skrijelj (accordéon) et Isabelle Duthoit (clarinette).



CHAMBERS ACTUS



LES MINETS DES CITÉS

ÉPISODE 4 - BAD BOY BLUES PAR T. JOSSIC & M. PICHELIN



CÉDRIC AU JARDIN

DANS LE BAS-CHAMIER, PRÈS DU PONT SNCF, NOUS RETROUVONS CÉDRIC AU JARDIN DE L'ASSOCIATION INTERSTICE 24.



CÉDRIC POSE SES OUTILS ET PREND LE TEMPS DE NOUS RECEVOIR

IL NOUS INVITE À NOUS ASSOIR À L'OMBRE D'UN ARBRE, AUTOUR DE LA TABLE QU'IL A LUI-MÊME FABRIQUÉE.

JE SUIS EMPLOYÉ COMME JARDINIER DEPUIS UN AN. AU DÉPART, J'AI FAIT LES BEAUX-ARTS MAIS J'AI PAS LE DIPLÔME.



J'AI BOSSÉ DANS LE TRI POSTAL ET J'AI DÉMISSIONNÉ À 25 ANS

J'AI PRIS MA RETRAITE...

J'AI FAIT DES PETITS BOULOTS, DES FORMATIONS DES EXPÉRIENCES

J'AI REPRIS MA RETRAITE

J'ÉTAIS INTÉRESSÉ PAR L'AGRICULTURE BIO, JE SUIS ATTACHÉ AUX SAVOIR-FAIRE, AUX TRUCS ALTERNATIFS.

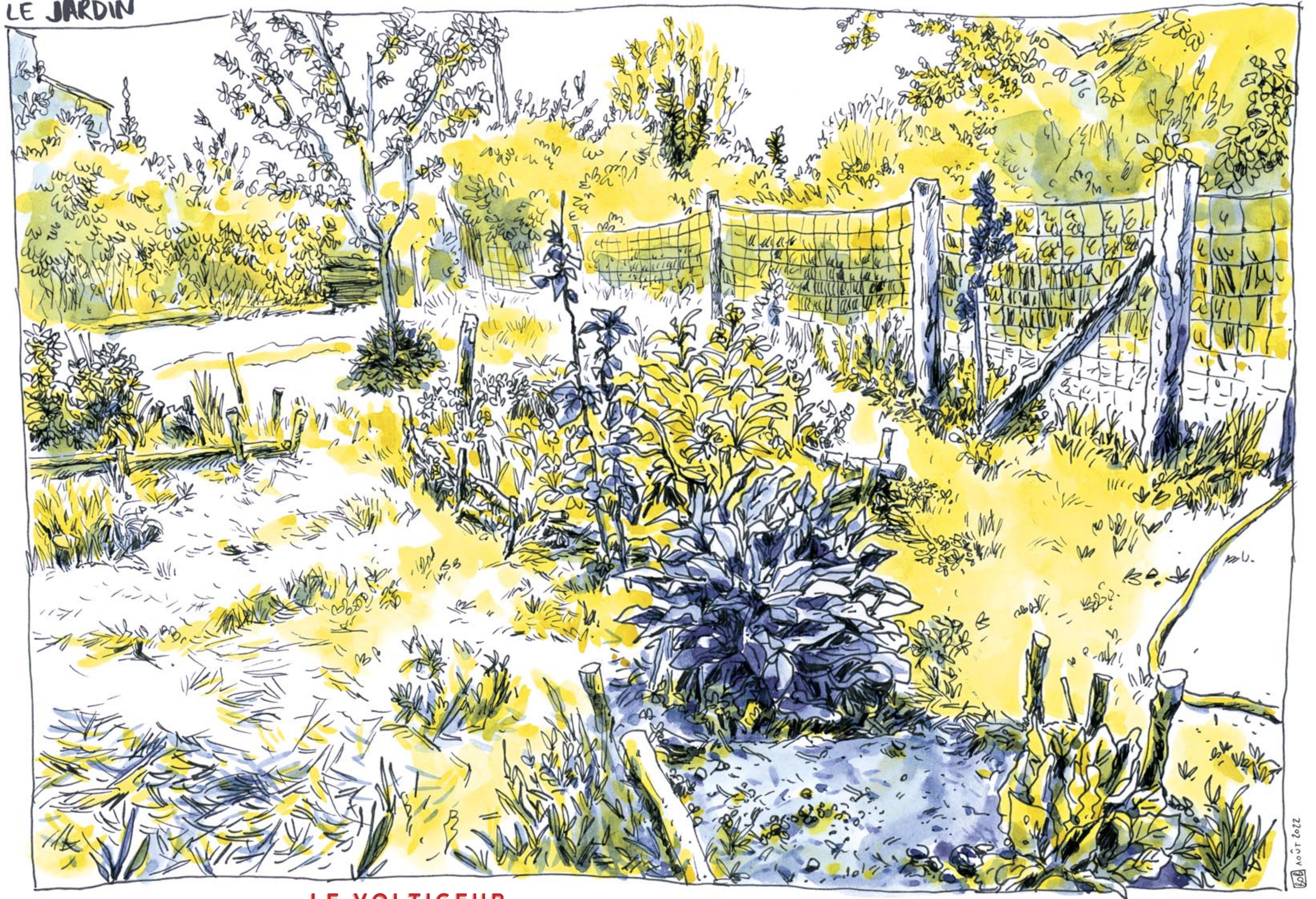
ICI C'EST LE JARDIN DES FAMILLES. J'AMÉNAGE, J'ORGANISE, C'EST UN LIEU CONVIVIAL, ON JARDINE ENSEMBLE ET ON PARTAGE LES PRODUITS.

JE SUIS UN PEU ANIMATEUR ET FORMATEUR.



ON A UNE ACTIVITÉ DE PÉPINIÈRE, DE NURSERIE. ON PRODUIT DES PLANS MARAÎCHERS POUR NOS ADHÉRENTS ET POUR LE JARDIN INTERSTITIEL DE CHAMIER. NOUS SOMMES FINANCÉS PAR L'ANRU.

LE JARDIN



Ce poster vous est offert par **LE VOLTIGEUR**



UN AN*À CHAMIERES • Armelle Antier

Mardi 16 août 2022

Depuis hier je travaille sur une double-page de bande dessinée que je pourrais proposer pour le prochain numéro du Voltigeur. On en a discuté hier midi avec Marc, ça m'a donné des idées.

J'aimerais bien montrer les dessins des intérieurs de la cité HLM sur lesquels je travaille depuis cet hiver.

Mh je pense que le Voltigeur est pas le format idéal. Peut-être que tu pourrais raconter la manière dont tu travailles sur le quartier depuis que tu es arrivée ?



Raconter la manière dont je travaille dans la cité HLM de Chamiers depuis que je suis arrivée, où oui c'est une bonne idée ça.

Je pourrais faire une bédé et mélanger le texte et le dessin.

Je pourrais parler des recherches que j'ai faites aux archives de Périgord Habitat et aux Archives Départementales de Périgueux aussi.

Et puis j'aimerais bien montrer les moments qu'on passe entre artistes, et faire comprendre la manière dont la résidence artistique fonctionne, le rythme des semaines de travail.

Je pourrais expliquer le travail de relevés habites que j'ai entamé, et peut-être en montrer une miniature.

Est-ce que je les dessinerai ? Est-ce que je saurai dessiner Jean-Luc, Hassan, Khadra, Patricia, Gisèle, Serge, Jean, de mémoire ?

(Bon c'est pas toujours hyper ressemblant mais moi je vois à qui chaque dessin correspond, ça me donne la sensation qu'ils sont là.)



armelle antier • août 2022

UN AN*À CHAMIERES • Armelle Antier

*un an = 15 semaines

Je viens travailler pour la première fois avec la résidence artistique Vagabondage 932 en février 2021. Je commence par dessiner différents espaces extérieurs de la Cité HLM Jacqueline Auriol.



Au fil de mes séjours à Chamiers, je rencontre les habitants du quartier, les acteurs et actrices du projet de renouvellement urbain et des artistes engagés dans la résidence.



Je m'intéresse à l'architecture de la cité HLM et à l'histoire de sa construction. En octobre 2021, j'accède aux dossiers d'archives du bailleur, Périgord Habitat, concernant les bâtiments A, B, C. Ce sont les premiers à avoir été construits.

Je mène des recherches aux archives départementales de Périgueux, où j'accède au fonds de l'architecte qui a conçu les neuf bâtiments de la cité Jacqueline Auriol. Il s'appelle Robert Lafaye (1903-1973).



Tous les matériaux réunis (dessins d'observation, photos, compte-rendus de rencontres, entretiens enregistrés, documents d'archive, notes de lecture) donnent naissance à une série de dessins des intérieurs de la Cité HLM. C'est un travail en cours.

Je suis Armelle Antier, architecte d'intérieur et dessinatrice, artiste en résidence Vagabondage 932 avec la Compagnie Lucie-Dire.



à suivre • armelle antier • août 2022

PATOU ÉTAIT PÊCHEUR.

DANS SON GARAGE, IL A ENTASSÉ DES DIZAINES DE
CANNES AU MILIEU DE JOUETS...

...DE MOBILIER DE JARDIN, DE VÊTEMENTS DE L'ARMÉE...



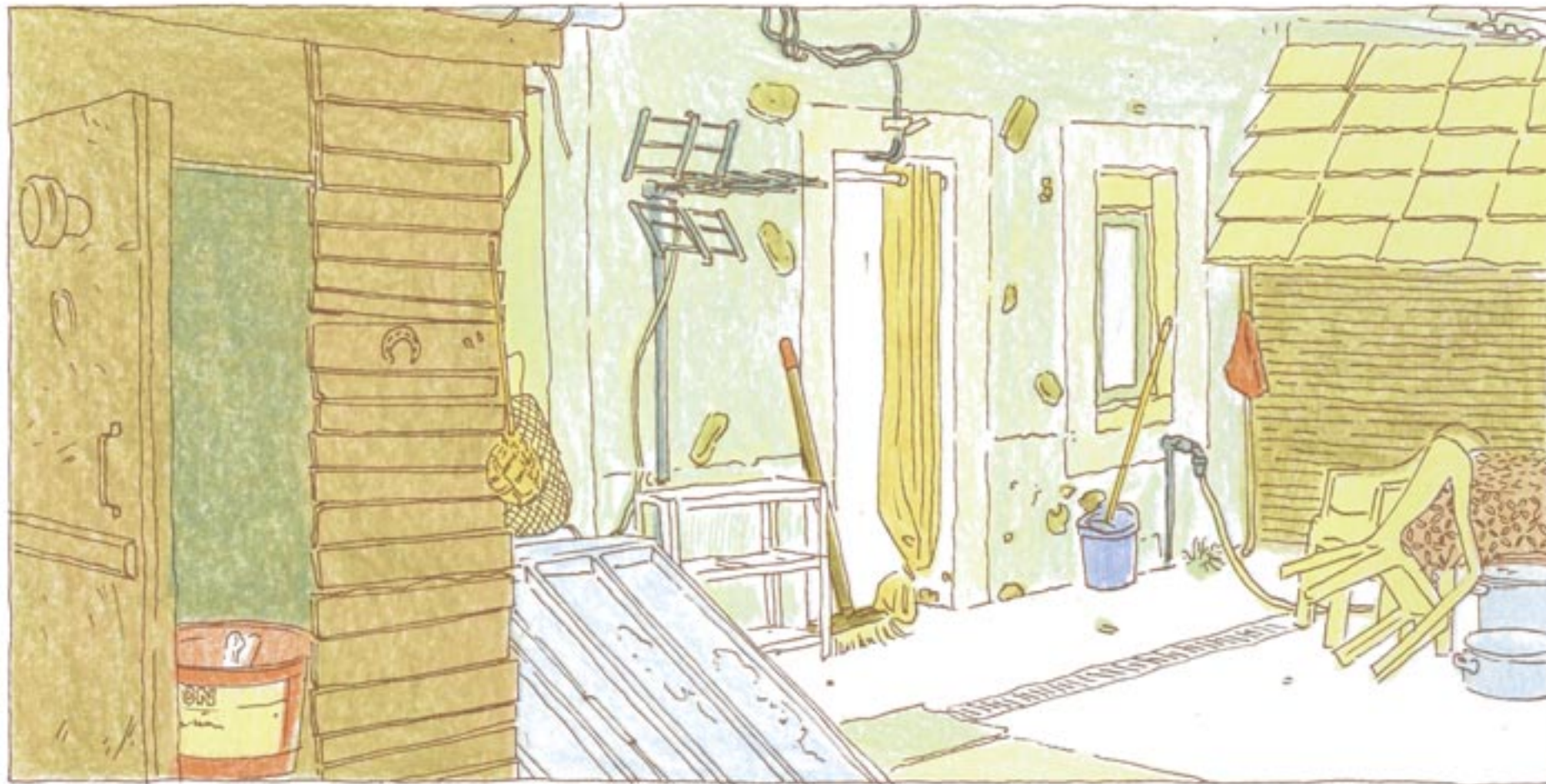
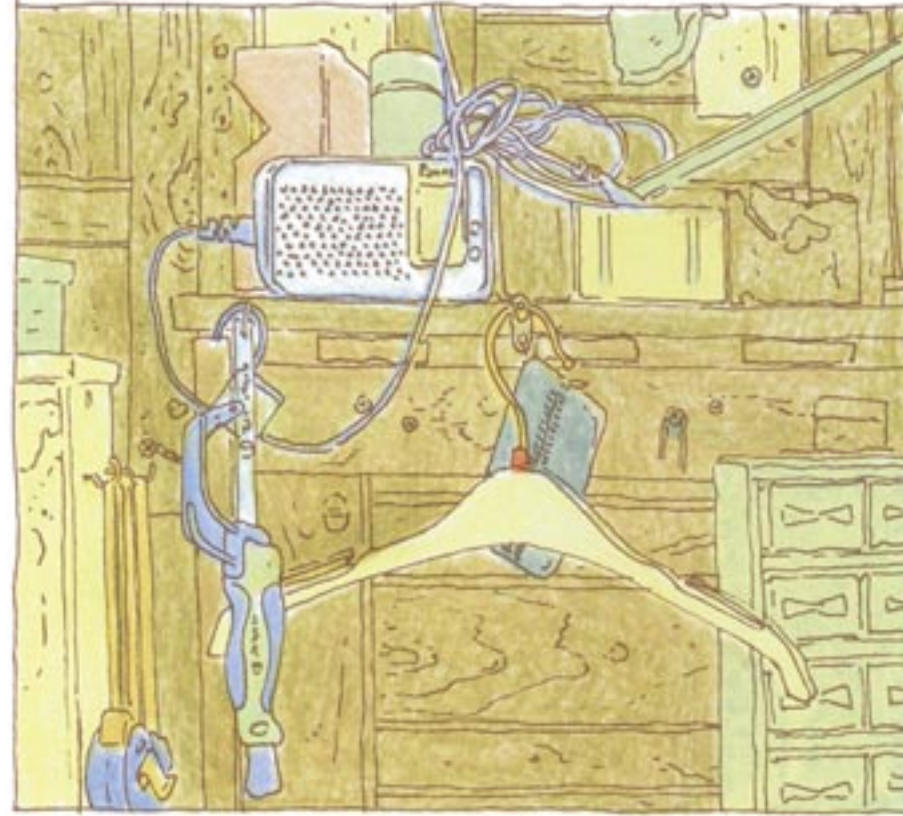
...ET DE SA VIEILLE MOBYLETTE MOTOBÉCANÉ.

MAINTENANT, AVEC SES JAMBES, IL NE PEUT PLUS
CONDUIRE.

PATOU PARLE TOUT LE TEMPS D'ALLER AUX
ÉCREVISSES.



IL A SES COINS.



IL CONSULTE SON CALENDRIER.



DEMAIN L'INFIRMIÈRE VIENT À 9H POUR LES INJECTIONS,
APRÈS-DEMAIN C'EST LA SÉANCE DE CHIMIO.



Faudrait y aller vendredi,
ça serait bon.

Ça, c'est moi.



IL S'ENFUIT DANS LA PIÈCE D'À CÔTÉ, DANS SA
CHAMBRE. IL TIRE UN SAC PLASTIQUE D'UNE
ARMOIRE. IL EN SORT UN BÉRET ET DES RESTES
D'OBJETS DE L'ARMÉE.



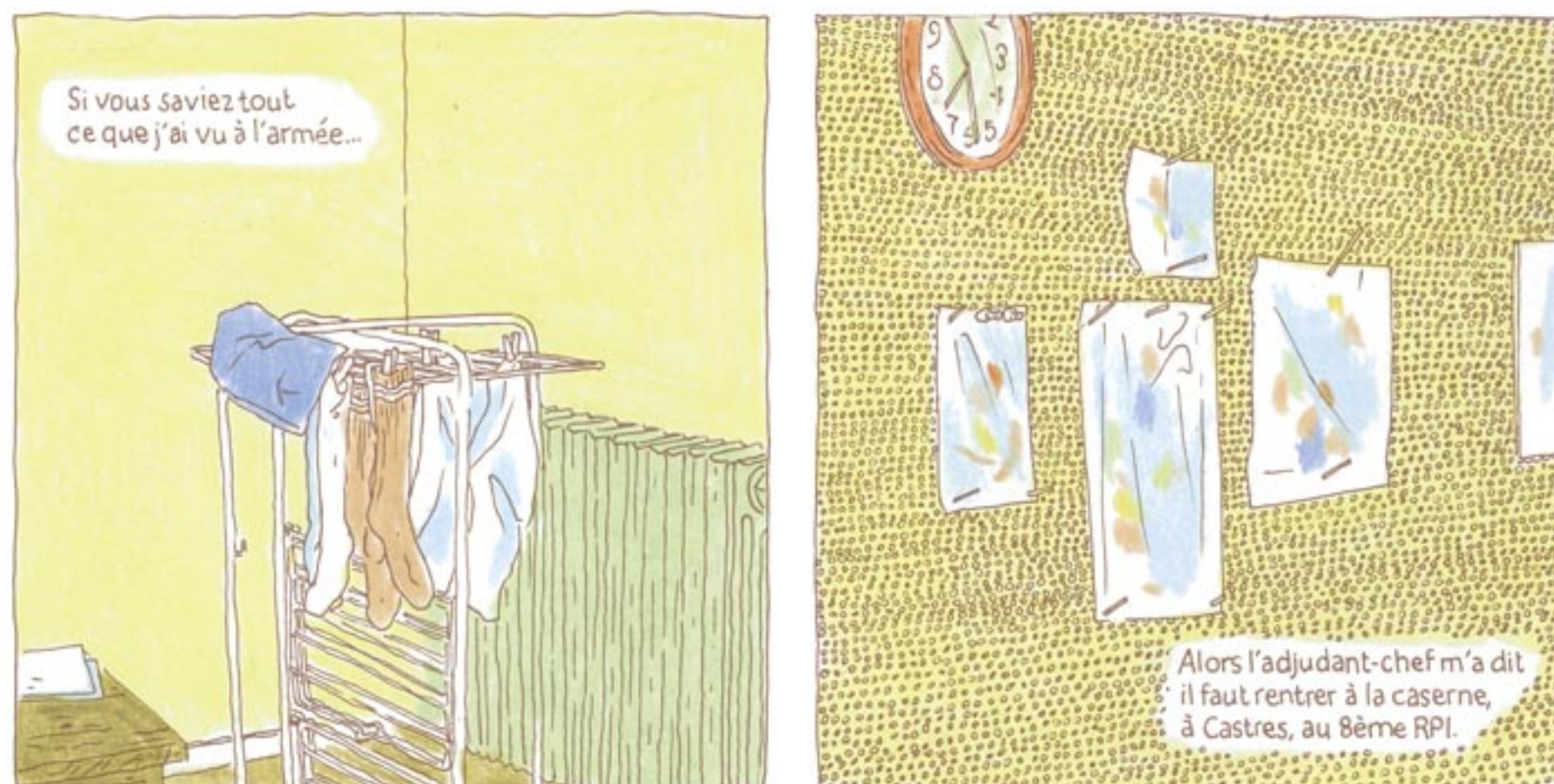
Oh que c'est beau ça ! Moi,
c'était le numéro 398 356.



J'ai fait les stages
commandos.
J'ai mon brevet.

J'ai sauté 145 fois !
Ça vous dit quelque chose ça ?
J'ai fait Conakry, Abidjan,
la Guinée, Dakar, le Sénégal.





LE BAS-TOULON

Texte de Marc Pichelin - Dessins de pablo

Mardi 11 janvier 2022

Après avoir traversé l’Isle par la passerelle du pont SNCF, nous commençons notre exploration du quartier du Bas-Toulon par les jardins familiaux.

Le premier que nous rencontrons c’est Jean. Il nous accueille gentiment et nous invite à découvrir son espace.

« J’ai ramassé des épinards, un radis noir, deux ou trois choux rouges. Mon jardin, c’est pour ainsi dire, toute l’année. J’ai des carottes, des poireaux, quelques blettes et de la salade sous la serre. J’en fais beaucoup pour les poules. Je fais aussi pas mal de fleurs : 350 glaieuls, des dahlias, des iris, des roses de Noël, des jonquilles, des rosiers, des pensées, des jacinthes. J’abrite les carottes. Il pleut, il gèle, c’est pas bon. Comme ça, j’en ai jusqu’au printemps. J’ai quelques salsifis mais ils sont tardifs. Les choux de Bruxelles je les ai réussis cette année. Ça occupe. J’ai préparé, j’ai mis du fumier, j’ai mis de l’engrais vert avec de la moutarde. Je vais mettre des pommes de terre. Je fais 6 rangs, de l’Agata et de la Rosabelle. J’ai bien réussi les épinards. Les pommes de terre, pour la récolte, il faut qu’elles soient en fleur. Je mets toujours l’ail en novembre, les petits pois aussi. Le grillage, c’est pour les protéger des palombes. Dessous le tunnel, j’ai des fraisières. C’est archaïque. Je dépense le moins possible. Là, c’est où je fais mes semis. Je fais presque tous mes plants. Pour les tomates, je fais de la noire portugaise et c’est tout. J’ai quelques framboisiers et à côté, je mets les courgettes. C’est une bonne terre mais légère. L’eau s’infiltre. Il faut arroser beaucoup. Ça va faire 22 ans que je fais le jardin. Je passe pas le motoculteur, je fais tout à la bêche, tant que je peux le faire. Jusqu’à 22 ans je suis resté chez mes parents à la ferme, et revenu de l’armée, mon père m’a dit que la terre c’était trop petit alors je suis parti à la Poste à Paris pendant 4 ans. Et après, je suis revenu pour travailler à l’imprimerie du timbre à Boulazac. L’HLM que j’habite (188 route d’Angoulême) était pour les ouvriers du timbre. On était 800. Chez moi on avait les poules, les pintades, les dindons… J’ai retrouvé un peu de l’esprit de mon enfance avec le poulailler et les pigeons. »

Mercredi 12 janvier 2022

Dans la cabane de Jules (80 ans) et Nicole (79 ans). Il fait chaud. Sur le poêle cuit la soupe. « On aime bien d’rigoler nous ! »

Ils habitent un appartement dans le quartier, mais ils passent tout leur temps dans leur cabane. Ils arrivent le matin et s’occupent, ils jardinent, ils cuisinent.

Roger rentre. Il vient leur rendre visite. Il vient de marcher le long de la voie des stades, jusqu’aux pompiers aller et retour. Il habite le huitième étage de la tour.

Nicole : Ça a gelé ce matin, mais l’après-midi on a de bonnes journées.

Nous poursuivons notre balade jusqu’à la zone du Privilège (qui se nomme ainsi en souvenir d’une boîte de nuit du même nom). Autour d’un vaste entrepôt Drive Leclerc, s’alignent des boutiques de toutes sortes, opticien, bar-tabac-presse, une boulangerie Le Fournil, une agence immobilière ORPI-Privilège immobilier, un salon de coiffure R-expert, un magasin de producteurs (Campagne production) et la pharmacie du Privilège. Au centre, une enseigne devant l’entrée d’un bâtiment indique : Lempereur & associés, centre

d’affaire du Privilège.

Sur le Drive Leclerc : Vos courses en un clic, service gratuit, station-service Leclerc (sans plomb à 1,654€, E85 à 0,729€ et le gazole à 1,579€).

Devant le bar-tabac, en terrasse, deux gars boivent un verre de blanc, l’un d’eux gratte une carte de jeu. Perdu.



Lundi 7 février 2022

Nous retrouvons Jean dans son jardin. Il peste.

« Ce salopard de ragondin m’a mangé les carottes ! »

Jean passe récupérer des légumes pour la soupe. Il a aussi pris un radis noir et une salade.

« J’ai bêché. À la fin du mois, je vais mettre des salades, des tomates et les pommes de terre nouvelles. J’ai repiqué deux pieds d’iris. J’ai un rang de jonquilles. »



Pendant ce temps, Jules discute dans l’allée devant la porte de son jardin avec Francis, dans sa voiture. Ils évoquent le ragondin mangeur de carottes. Francis a l’air de s’y connaître en ragondin.

« Il est pas con, il mange pas les fanes. »

Francis sort de sa voiture difficilement. Il veut vérifier que le ragondin n’a pas bouffé ses carottes.

« J’ai des prothèses aux genoux. J’ai fait du foot pendant 32 ans. Avec mes genoux d’occasion, je peux pas me plier. »

Jules : « Le vent tourne au nord. »

Francis : « On s’est fait cambrioler les cabanes. Ils m’ont piqué mon vélo et ma carabine. Les pies et les corbeaux détruisent les nids de palombes. Faut voir les dégâts qu’elles font ces cons de pies ! »

Francis montre un plan de céleri. Il appelle ça du sarlapi ou quelque chose du genre…

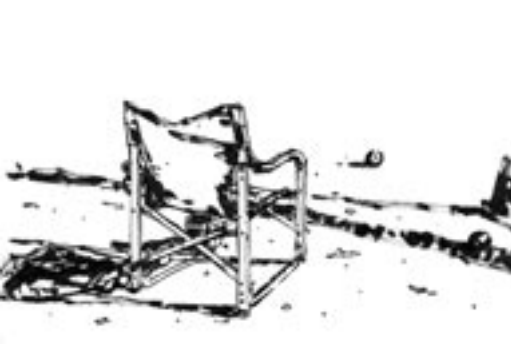
« C’est un céleri perpétuel. On le met dans le bouillon et ça parfume bien. »

Il montre son pêcher.

« C’est mon fils qui me l’a donné, sa femme voulait l’enlever de son jardin. Il se trouve bien là. J’ai aussi un prunier d’Ente, c’est pour les pruneaux d’Agen. Ma femme était du Lot-et-Garonne. Elle en voulait absolument. Elle est morte il y a 9 ans, elle a pas eu le temps de les goûter. »

Francis a une gouaille incroyable. Il parle de tout librement, généreusement. Il a été boucher au 37 rue Wilson de 1969 à 2006.

« A 14 ans j’étais à l’abattoir. À 15 ans j’ai



assommé mon premier veau, et à la masse ! »

Il montre un autre arbre : « Les bourgeons sont en train de se faire sur ce pêcher. Y a deux ans, y en a eu 500kg. Elles sont bonnes. Les pêches de vigne on les appelle. »

Il est né à Montcaret le 23 mars 1943. Il a pris le jardin en 2008. Tous les ans, il met des tournesols. Le soir il a des chardonnerets.

Son jardin est connu de tous. Une grande table accueille les amis en été.

« J’ai un frigo qui fonctionne avec une bouteille de gaz. »

Mardi 8 février 2022

Dans un garage, deux femmes bricolent. La tête d’un Pétassou géant les regarde d’un œil mauvais. Elles fabriquent un arbre à bonbons pour les jeux pour enfants du carnaval.

Odile nous explique qu’elle et Marie font partie de l’association qui organise le carnaval de Périgueux. Ils sont à peine 10, ils ont du mal à recruter.

Odile : « Pétassou symbolise tous les malheurs, tout ce qui ne va pas. On met les maux divers par écrit que l’on place dans les poches de Pétassou. A l’issue d’un procès, Pétassou est condamné et brûlé. Avec le printemps, on recommence tout. Il faut qu’il soit bien moche. Sinon on fait des fleurs en papier, des costumes, des balles et les mamies de l’Ehpad de l’hôpital tricotent des guirlandes en laine. Le carnaval a été annulé l’an dernier à cause du Covid. On a stocké tous les malheurs de l’an passé. »

Mais pourquoi ces deux retraitées s’investissent dans une telle organisation ?

Odile : « Je suis originaire de la Provence et chez nous le carnaval c’est quelque chose. C’est l’événement qui réunit toutes les générations. »

Marie : « Parce que ma voisine Odile m’a embarquée dans ce truc. Et puis j’aime bien m’amuser, et amuser les autres. J’aime faire faire des bêtises aux enfants. Le carnaval c’est le jour où on peut faire tout ce qu’on veut. Tout est permis. »



À l’entrée du boulodrome, un terrain de prévention routière pour les enfants, comme une petite ville à l’abandon.

Je salue un vieux monsieur. Les mains derrière le dos, le visage impassible, il observe d’un œil connaisseur la partie de pétanque en cours.

« Je ne joue pas, je regarde, c’est tout, me répond-il. »

Sur le terrain, on mesure le point. Les chaussures crissent sur le gravier. Ça négocie. 66 cm d’un côté, 67 de l’autre. La partie est relancée. Un pointeur tâte le sol, il enlève quelques petits cailloux et lance sa première boule.

Je rencontre Danièle. Elle m’apprend qu’elle est licenciée de l’EPP, l’Entente Périgieuse Pétanque. C’est Madame Boyer qui préside le club né en 1983.

Je discute un peu avec un homme, il m’indique qu’il jouait avant à la lyonnaise dans un club de Sanilhac. Le club a fermé, depuis il vient ici pour le plaisir, mais la pétanque c’est pas comme la lyonnaise. Il n’y a pas autant de règles.

On joue en triplette. Une équipe est constituée de Danièle, Jeannot et Jacky. On est à 11-8. Danièle place sa première boule à 15 cm du but. L’équipe adverse tente de tirer sans succès, mais reprend le point en pointant. Jacky tire et reprend le point pour son équipe. Danièle tente de marquer un deuxième point. C’est trop court. Jeannot lance sa première boule. C’est trop long. Il place la deuxième et son équipe marque deux points qui font 13, partie gagnée. La revanche démarre aussitôt. L’équipe adverse prend le point.

Jeannot encourage : « Allez mon Jacky, fais voler le petit. »

Danièle, en grande experte, explore le terrain avant de jouer. Elle lance trop loin. Elle rectifie le tir et prend le point.

Jeannot : « Allez Jacky, explose celle de droite. »

Je discute un peu avec Jacky qui est également membre du bureau de l’EPP. Il tient le bar du clubhouse qui est fermé pour le moment. Il me présente Francis Nadal qui est le vice-président. Il m’informe que le club compte 70 adhérents.

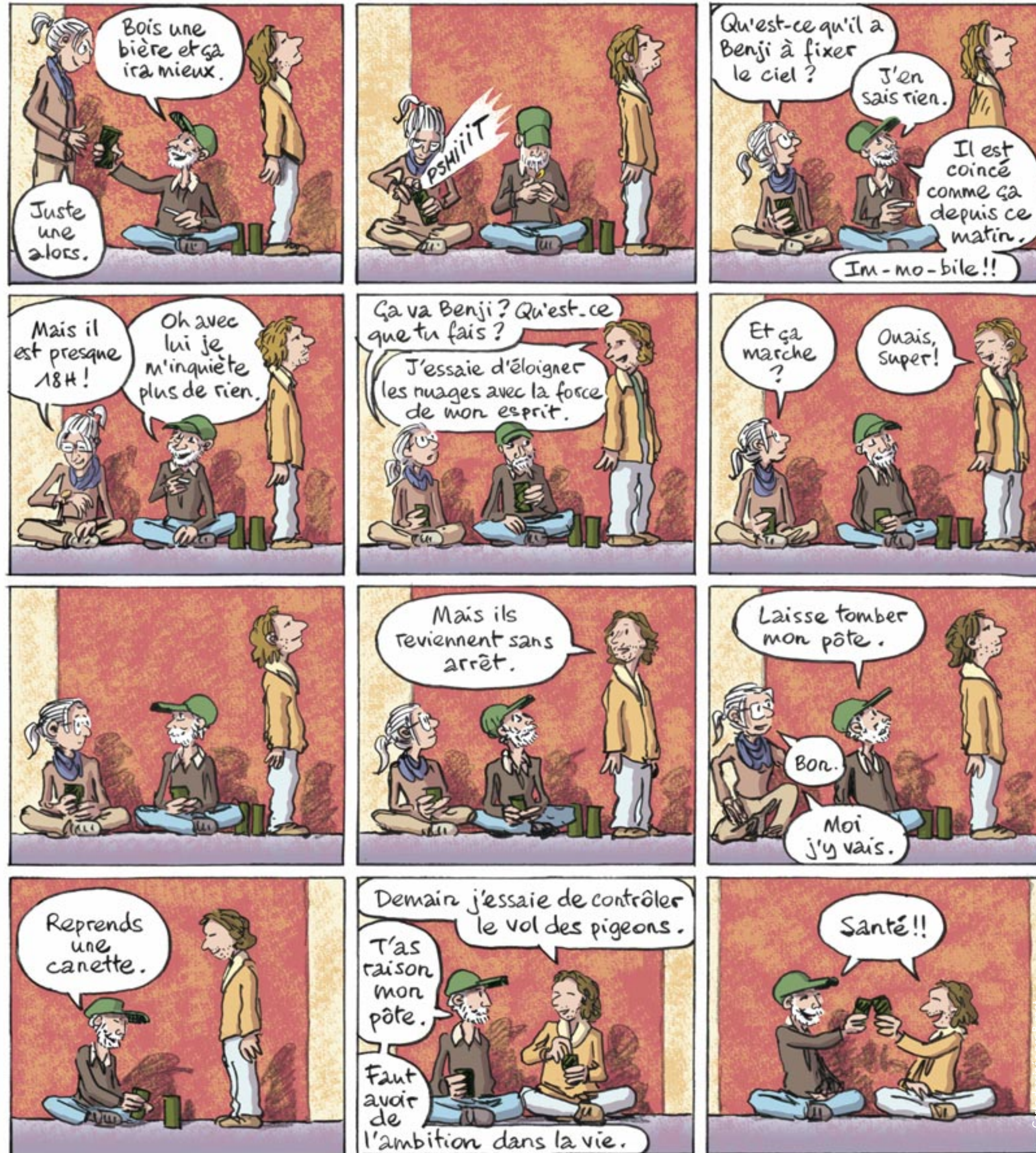
La partie continue. Jacky explose celle de droite et redonne l’avantage à son équipe.



LES AVENTURES DE VAN ET BENJI

LES NONCHALANTS

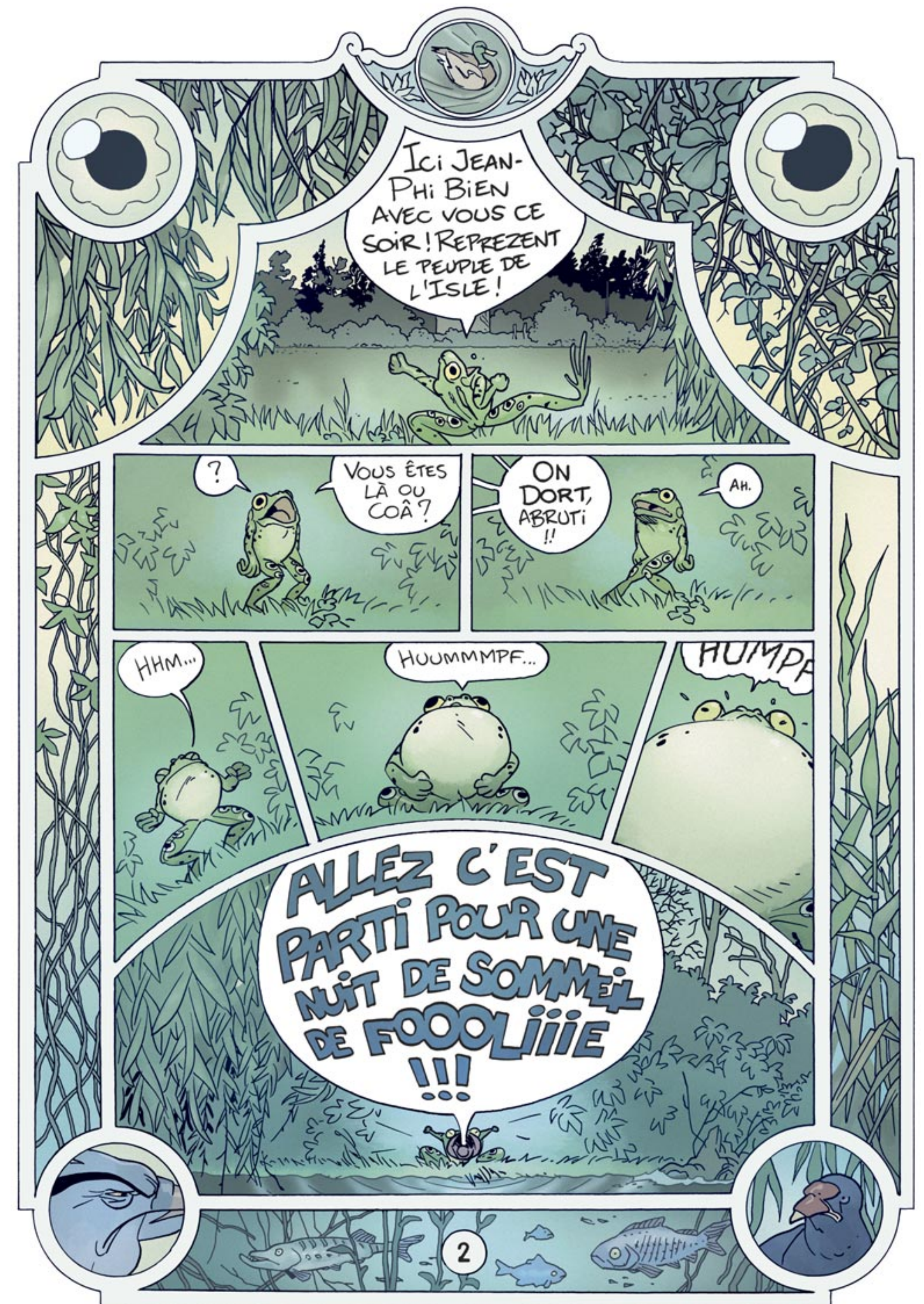
PAR PICHELIN ET TROUBS
LES GRANDES AMBITIONS.

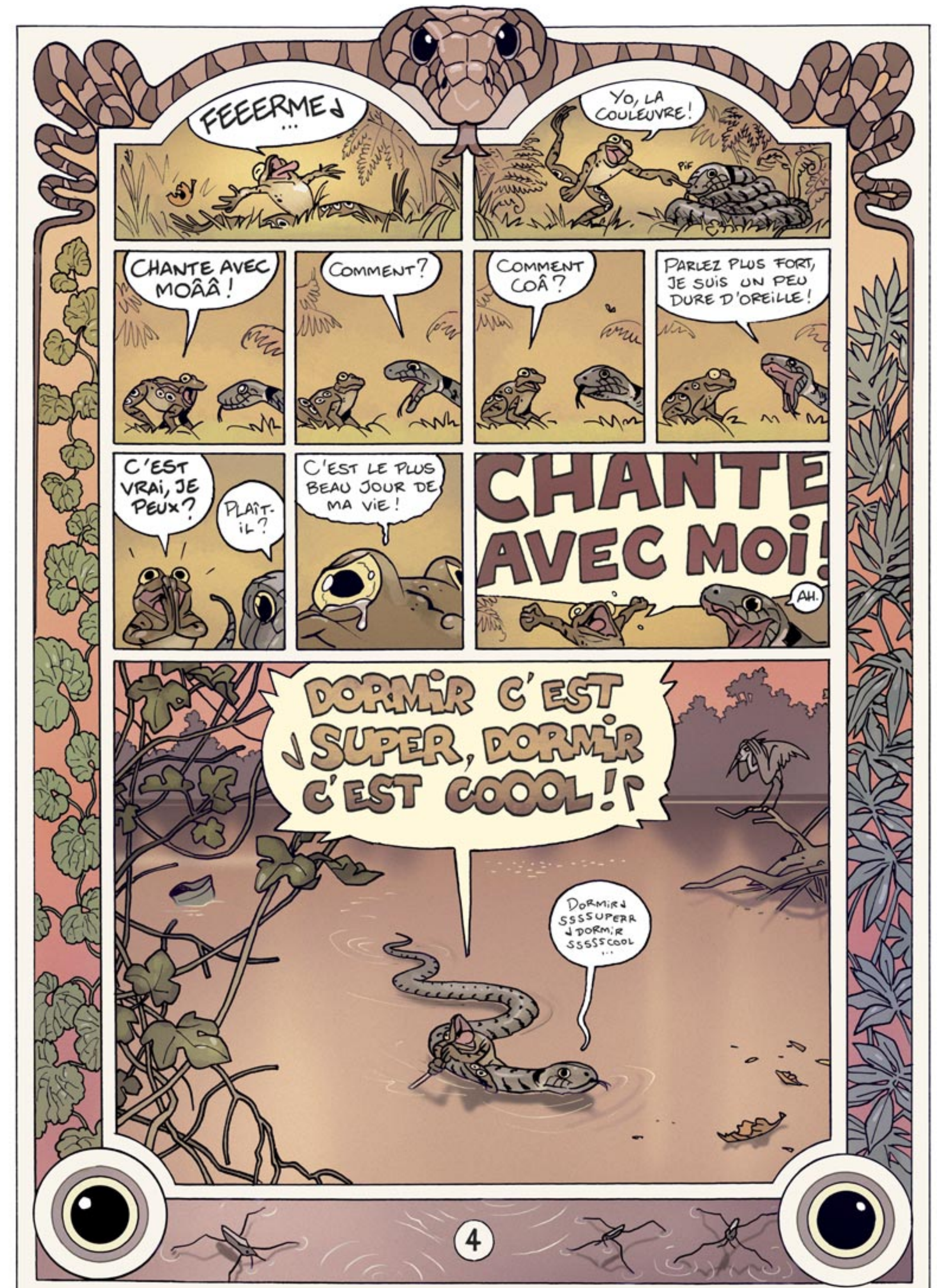
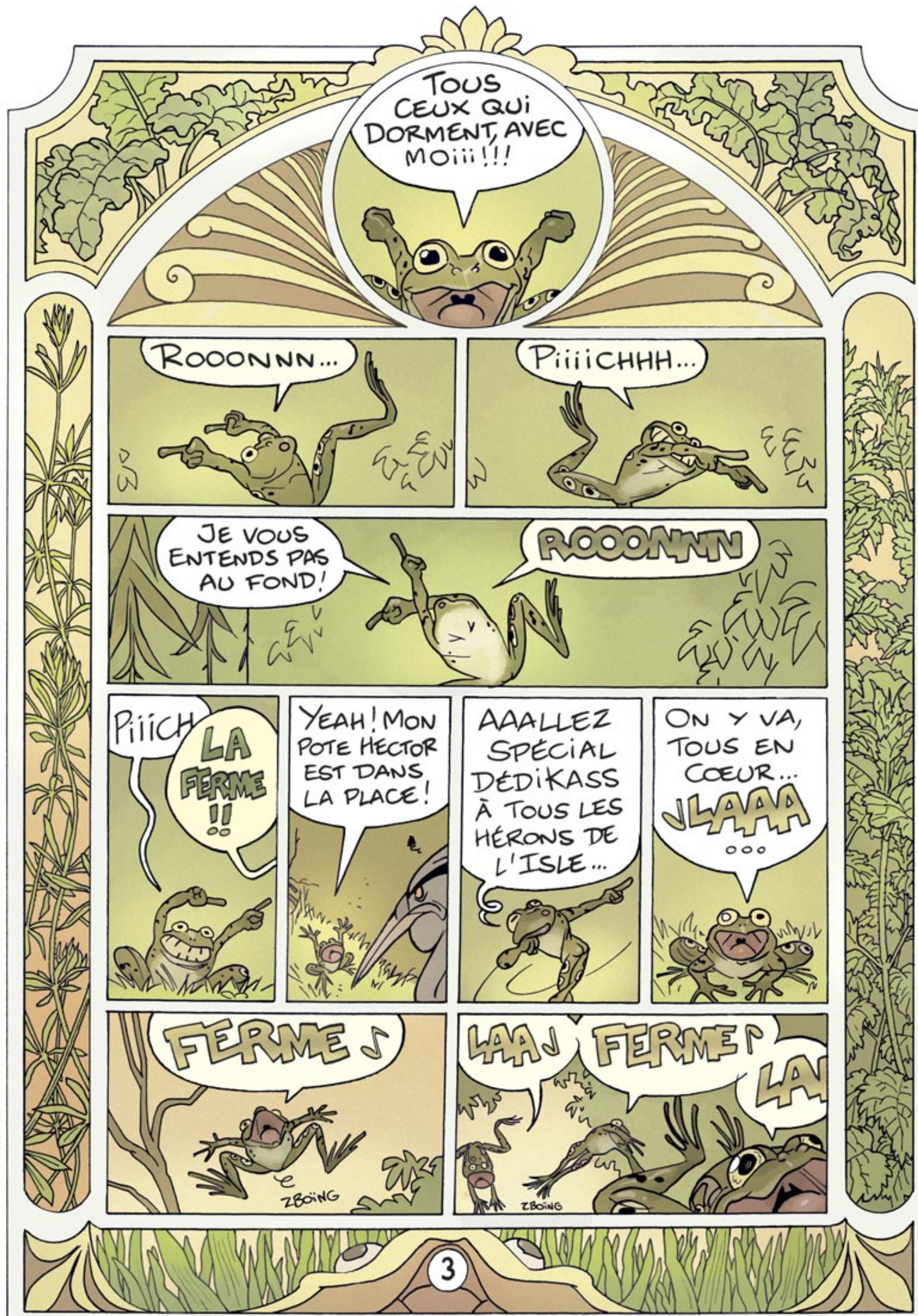


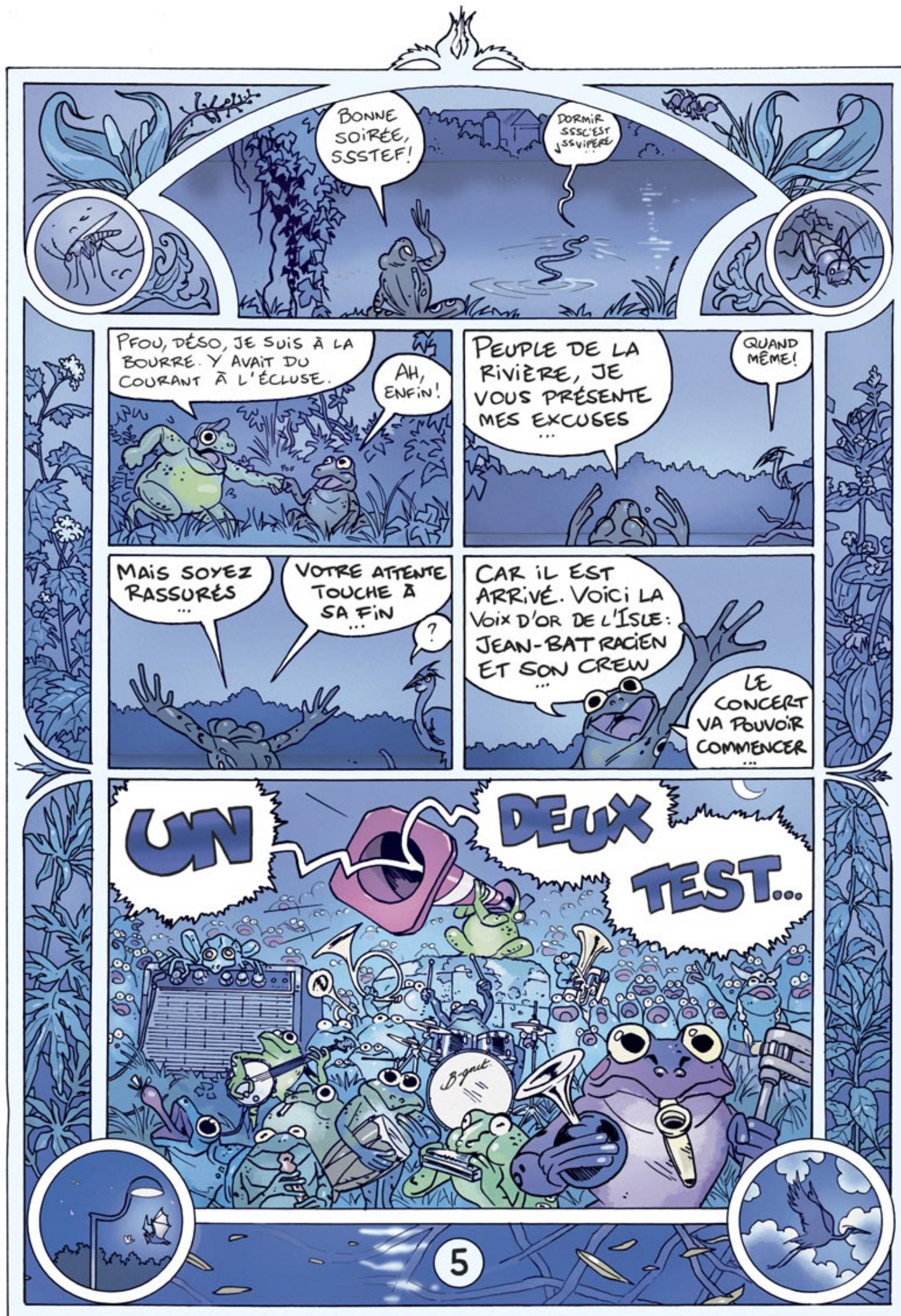
CHAMIER EN VIDÉO

Films de Kamel Maad









L'ÉCLUSE

Textes de Marc Pichelin - Dessins d'Edmond Baudoin

Dimanche 17 avril 2022

De l'intérieur de la Boucle de l'Isle, nous remontons la rivière en direction de Marsac. Au bout du chemin, on trouve un gars qui brûle des branches près de sa maison. Il nous apprend qu'autrefois c'était le restaurant L'écluse. La voie du chemin de fer l'isole du reste du monde mais le propriétaire avoue avoir la clef qui lui permet de sortir. Il est son propre garde-barrière. Quelques grenouilles bavardent. Le printemps est enfin là et le soleil avec lui.

Devant l'ancienne auberge, des gens s'activent. L'un passe avec une brouette. Un autre ramasse du bois mort. Un dernier arrive avec de la barbaque pour le barbecue : « Il fait bon, c'est le moment d'en profiter. On va pas se priver. » Une dame nous conseille de faire le tour et de ne pas emprunter le pont pour passer le petit bras envasé de la rivière. « C'est dangereux et on n'a pas eu le temps de mettre des panneaux. » Celui qui brûle des branches confirme : « Ils n'entretiennent plus rien depuis 5 ans. Je passe la tondeuse et je fais ce que je peux autour de chez moi, mais je vais pas plus loin. »

Un arbre est tombé récemment devant sa maison. Il a débité les branches qu'il est en train de brûler. Il a averti les autorités, mais personne n'est venu. Le grand tronc va rester allongé par terre.

Celui qui a ramassé le petit bois pour le barbecue relève une canne à pêche. « Il a bien

bu hier soir et il a oublié, nous explique-t-il. » On devine à demi-mot qu'il parle de celui qui est revenu avec la barbaque. « Ici, ça s'appelle L'écluse, ironise l'homme qui brûle des branches en souriant. Alors on écluse. »

On se pose là, sur la berge de la rivière, devant la fameuse écluse et en face de nous, une île. Des espaces sauvages se reconstituent. Ici comme ailleurs, les hommes se sont détournés de la rivière. L'eau coule toujours mais ne transporte plus de gabares. L'Isle n'est plus naviguée depuis longtemps. Elle ne sert plus qu'à évacuer les eaux usées et les déchets industriels. Tant que l'eau s'écoule des robinets, on ne s'en préoccupe pas.

La rivière nous indiffère. Elle est au mieux un joli décor pour les promeneurs, les cyclistes et les joggeurs qui s'activent sur la voie verte aménagée sur la rive en face.

Le cours d'eau sépare les quartiers, il les met dos à dos, il nous éloigne. Comment faire aujourd'hui pour que la rivière nous rassemble à nouveau ? Qu'elle ne soit plus une frontière mais un lieu de rencontre ? Les bords de l'Isle pourraient être investis pour redevenir des lieux de vie, d'échange, de croisement.

Derrière nous, une sonnerie SNCF étouffée par la chute d'eau de l'écluse annonce le passage d'un train. Il circule dans le sens Bordeaux Périgueux. Il nous tire de nos rêveries.

Plus haut, le barbecue se prépare. Devant nous, un couple de canards remonte le courant, silencieux. Quels poissons barbotent dans ces eaux ? On parle régulièrement de silures géants qui seraient venus du Danube coloniser nos rivières. Il faudrait rencontrer des responsables des sociétés de pêche, et puis des techniciens rivières qui pourraient nous renseigner sur l'état de l'eau. Tout un travail qui reste à faire...

Des reflets s'agitent sur les écorces d'un arbre mort, un peuplier sur lequel poussent

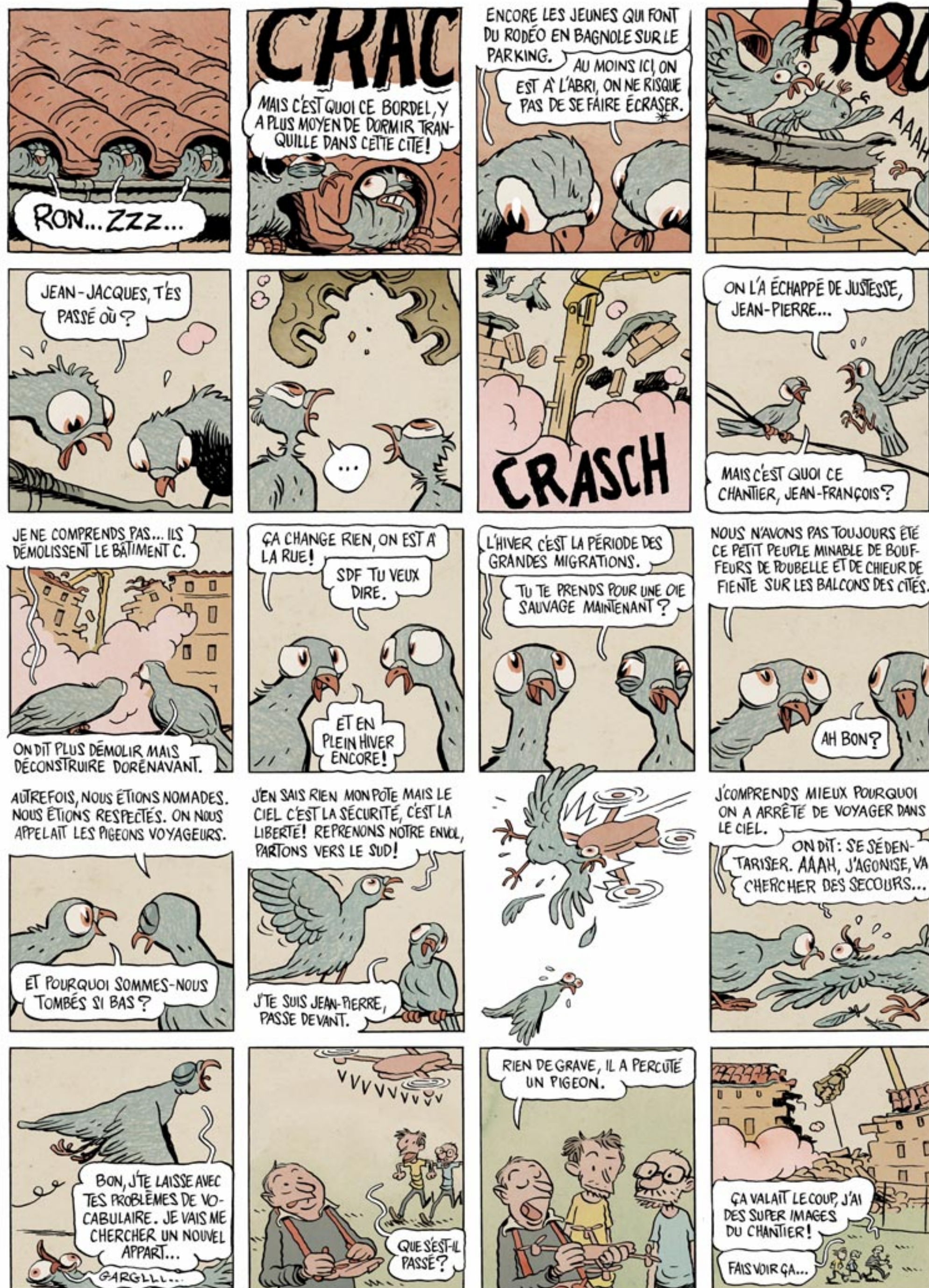
d'énormes champignons blancs. L'arbre penche. Il ne va pas tarder à s'effondrer et s'ajouter aux autres qui entravent le passage de l'eau.

Edmond finit son dessin. En repassant devant l'ancien restaurant, il le montre aux gars qui s'affairent autour d'un motoculteur. Nous découvrons que l'homme qui brûlait des branches s'appelle Pierrot et qu'il est le propriétaire des lieux. Il a fermé le restaurant depuis 10 ans déjà. Nous arrivons trop tard pour déjeuner au bord de l'Isle.

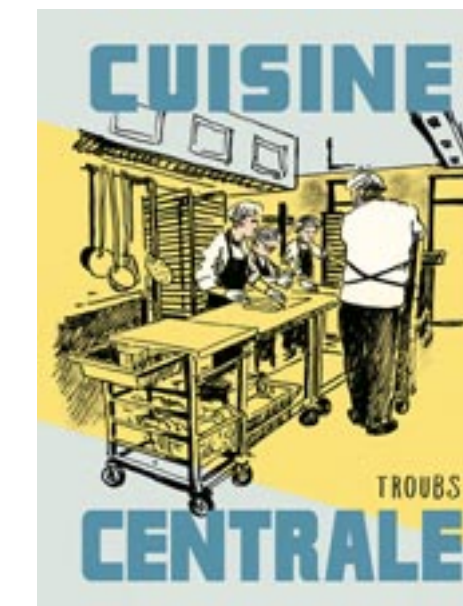
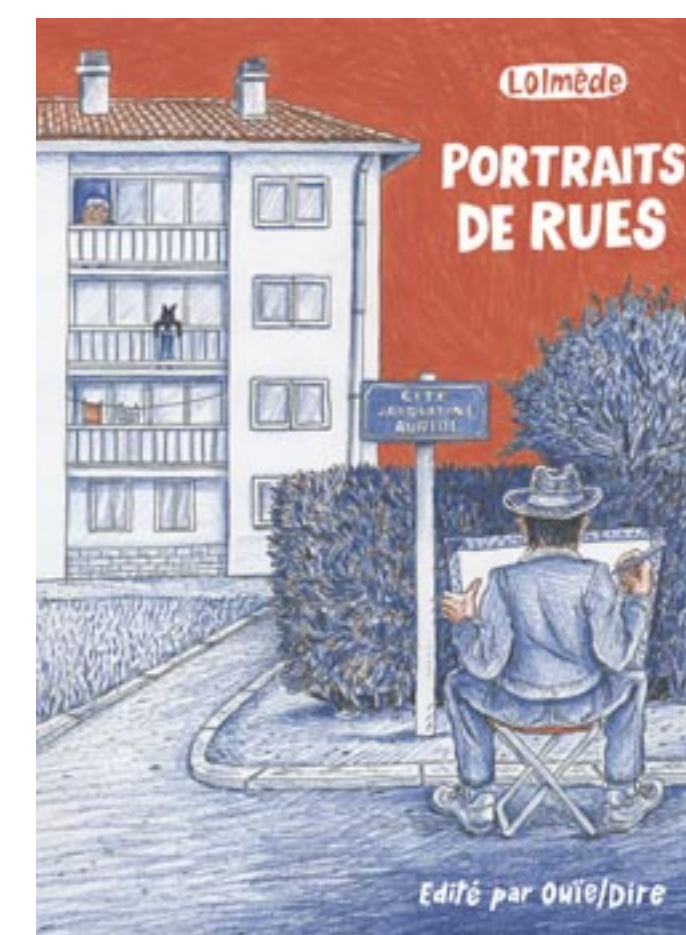
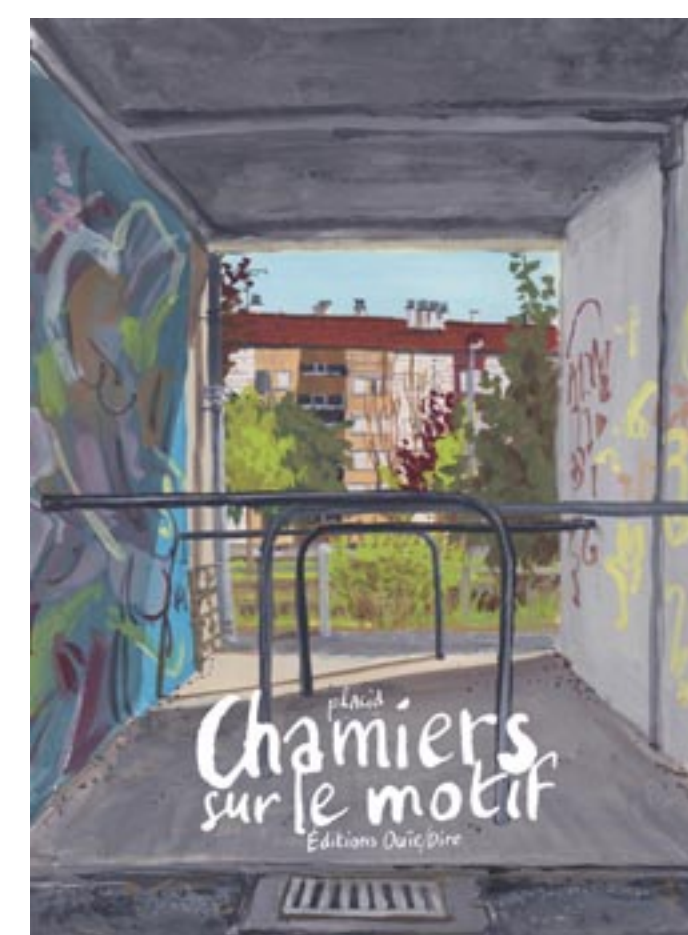


PIGEONS CONNEXION⁵

par Monsieur Guerin et Pichelin


Le reLOGement


LES ÉDITIONS OUIE/DIRE



DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
ET SUR LE SITE WWW.OUIEDIRE.COM



Looping #6

Festival

**DU 27 JUIN
AU 1^{ER} JUILLET 2023**
Cité Jacqueline Auriol à Coulounieix-Chamiers

concert - exposition - performance - barbecue

Louise Collot

Entrée libre - Organisation Compagnie Ouïe/Dire en partenariat avec l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord, dans le cadre des opérations été culturel et Quartiers d'été initiées par la DRAC Nouvelle-Aquitaine et la Préfecture de la Dordogne